

THE UNIVERSITY OF MANITOBA
LIBRARY

AUTHOR BOILY, Johanne

TITLE LE FEMINISME DANS L'OEUVRE DE CLAIRE MARTIN

.....

.....

THESIS M.A., 1985

I, the undersigned, agree to refrain from producing, or reproducing,
the above-named work, or any part thereof, in any material form, without
the written consent of the author:

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

LE FEMINISME DANS L'OEUVRE DE CLAIRE MARTIN

BY

JOHANNE BOILY

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

WINNIPEG, MANITOBA

September, 1985

THE UNIVERSITY OF MANITOBA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read a Master's thesis
entitled:
LE FEMINISME DANS L'OEUVRE DE CLAIRE MARTIN
.....
submitted by Johanne Boily
in partial fulfillment of the requirements for the degree of
..... MASTER OF ARTS

The Thesis Examining Committee certifies that the thesis
(and the oral examination, if required) is:

Approved



Not Approved



.....
E. T. Amundson

Advisor

.....
C. A. E. Jensen

.....
Jm Robinson

.....

.....
External Examiner

Date .. August 27, 1985

.....

LE FEMINISME DANS L'OEUVRE DE CLAIRE MARTIN

BY

JOHANNE BOILY

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

✓
© 1985

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the
thesis nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

A mes chers parents qui sous-estiment le rôle qu'ils ont joué dans l'élaboration de ce travail.

Table des matières

Introduction	p. 1
Chapitre I <u>Dans un gant de fer et La Joue droite</u>	p. 5
Chapitre II <u>Avec ou sans amour</u>	p. 22
Chapitre III <u>Doux-amer</u>	p. 36
Chapitre IV <u>Quand j'aurai payé ton visage</u>	p. 52
Chapitre V <u>Les Morts</u>	p. 68
Conclusion	p. 80
Bibliographie	p. 84

Introduction

Claire Martin est féministe depuis longue date. En 1966 elle proclame:

Les femmes ont été reléguées au second plan et forcées pendant des milliers et des milliers d'années de mener une vie qui n'était pas une existence normale pour un être humain. . . .

Evidemment, il y a encore une multitude de femmes qui sont heureuses de se sentir dépendantes et qui pensent que c'est rassurant d'être inférieures. A mon avis, elles ne sont que des idiotes et rien d'autre.

Il faudra encore bien des années avant d'obtenir une véritable égalité. Et les femmes devront le désirer ardemment.¹

En 1970, elle entonne:

La libération, c'est de laisser les femmes faire ce qu'elles veulent et non de laisser les hommes leur dicter ce qu'elles doivent faire. Une femme libérée est plus intéressante. . . .

Les femmes ont toujours été considérées par les hommes comme des êtres inférieurs. Nous vivons dans un monde d'hommes; ce sont eux qui dispensent le travail et la culture, ne laissant aux femmes que les miettes.²

L'auteure affirme de nouveau ses convictions féministes en

¹ Linda Crawford, "Pour vivre, Claire Martin doit vivre en français," La Presse, 3 octobre 1966.

² Lily Tasso, "Une femme libérée est plus intéressante," La Presse, 15 décembre 1970.

1972: "J'ai été très féministe, très revendicatrice, bien avant la résurgence de ces mouvements. Je n'ai pas cessé de l'être. . . . Je m'intéresse aux femmes qui se sentent libres, de la même façon que moi. . . ." ³ En 1979, Claire Martin avoue qu'elle a intégré à son oeuvre ses préoccupations féministes. Lorsqu'on lui demande si l'ensemble de son oeuvre est une remise en question de la condition féminine, elle répond emphatiquement: "Assurément! C'est dans ma nature profonde de remettre en question la condition féminine, ça m'accompagnera jusqu'à mon dernier souffle." ⁴

A la lumière de ces convictions féministes si puissantes, il serait intéressant d'étudier l'oeuvre de Claire Martin dans une optique féministe. De fait, toute l'oeuvre de Claire Martin invite à une réflexion sur la condition féminine. L'objectif de cette étude se veut simple: dégager et analyser l'élément féministe de l'oeuvre martinienne. Les convictions féministes dont Claire Martin nous a fait part vont-elles se trouver reflétées dans son oeuvre littéraire?

Nous nous proposons d'atteindre notre objectif en faisant état de la situation de la femme dans toute l'oeuvre martinienne. En fait, l'analyse de l'élément féministe d'une

³ Suzanne Lamy, "Une oeuvre où la femme est libre," Châtelaine, mars 1972.

⁴ Françoise Iqbal et Gilles Dorion, "Claire Martin: une interview," Canadian Literature, No. 82 (1979), p. 74.

oeuvre se résume à l'étude de la condition féminine. La femme dépeinte dans les romans de Claire Martin est-elle l'égale de l'homme? Correspond-elle à un modèle féminin stéréotypé ou jouit-elle d'une indépendance d'esprit vis-à-vis des conventions sociales? Nous serons en mesure d'analyser de façon objective le contenu féministe de l'oeuvre martinienne en abordant des questions de ce genre.

Nous avons maintenant un fondement suffisant pour entreprendre l'étude de l'importante oeuvre qu'a léguée Claire Martin à la littérature canadienne-française. Un recueil de nouvelles Avec ou sans amour, et trois romans, Doux-amer, Quand j'aurai payé ton visage et Les Morts constituent son oeuvre romanesque. Dans un gant de fer et La Joue droite sont des récits autobiographiques.

Nous avons déjà précisé que l'objectif premier de cette étude est de dégager l'élément féministe de l'oeuvre martinienne. Dans un premier chapitre, nous allons adopter une perspective légèrement différente en étudiant l'autobiographie de notre auteure. En cherchant à extraire et à analyser l'élément féministe au coeur des récits Dans un gant de fer et La Joue droite, nous allons tenter d'élucider les raisons pour lesquelles Claire Martin est aujourd'hui féministe en découvrant les incidents et les influences qui ont contribué à la former. Les conclusions que nous allons tirer de l'autobiographie vont sans doute éclairer l'oeuvre fictive qui fera l'objet de notre attention dès lors. Nous allons entreprendre l'étude chronologique de Avec ou sans amour

(1958), Doux-amer (1960), Quand j'aurai payé ton visage (1962) et Les Morts (1970) dans les quatre prochains chapitres. Bref, ces ouvrages fictifs refléteront-ils les convictions féministes de leur auteure?

Chapitre I

Dans un gant de fer et La Joue droite

Depuis la première page jusqu'à la dernière page de son autobiographie, Claire Martin fait preuve d'une sensibilisation aux problèmes qui affligent la femme. Nullement écrasée par l'aliénation de son époque et par une enfance et une adolescence malheureuses, Claire Martin est devenue revendicatrice pour affirmer ses droits: "Claire Martin avait, à en revendre, de l'humour et de l'agressivité. Cette vigueur de tempérament, elle l'a mise, bien sûr, au service des lettres mais aussi, tout spécialement, à celui de la condition féminine."¹

L'étude de Dans un gant de fer et La Joue droite sera limitée à trois facteurs majeurs qui ont contribué à sensibiliser notre auteure au féminisme.

Premièrement, Claire Martin constate l'oppression épouvantable de sa mère et de milliers de femmes qui ont connu un destin semblable. La résignation servile de sa mère l'exaspère et provoque en elle un zèle réformateur.

Deuxièmement, en tant que couventine, Claire Martin est forcée à réfléchir à sa condition de femme. Jeune fille

¹ Robert Vigneault, Claire Martin: son oeuvre, les réactions de la critique (Ottawa: Le Cercle du Livre de France, 1975), p. 43.

intelligente, elle souffre beaucoup de la médiocrité des cours et de la brutalité des religieuses. Ses convictions féministes se renforcent en constatant que les religieuses sont également opprimées, victimes de forces sociales coercitives.

En dernier lieu, la tyrannie et l'oppression du père, loin d'assujettir Claire Martin, suscite en elle un désir de libération. De nature lucide et indépendante, elle rejette le conditionnement qu'impose le père (sa suspicion à l'égard de son père est absolue) et cherche à évoquer un monde où la femme est rehaussée à une position d'égalité par rapport à l'homme.

Essentiellement, la mère de Claire Martin est présentée comme martyre, terriblement dévote et résignée, n'ayant rien du modèle féministe. Les enfants aiment tendrement leur mère mais quelle pitié ne leur inspire-t-elle pas? Ainsi Claire Martin ne cherche pas à se modeler sur sa mère. Au contraire, elle nourrit des projets de libération dès ses premiers âges afin de parer aux malheurs dont sa mère a été victime.

Car Claire Martin constate que sa mère et ses contemporaines "ont vraiment vécu l'étape la plus étouffante de l'aventure féminine" (p. 13 GF).² Elles ont senti tout le poids de l'ère victorienne, du "puritan way of life" améri-

² L'abréviation "GF" se rapporte au premier tome de l'autobiographie de Claire Martin, Dans un gant de fer.

cain et l'influence dévastatrice du clergé québécois. Faisant état de l'intelligence de sa mère, l'auteure soutient que cela ne l'empêcha pas d'avoir été terrifiée par les "croquemitaineries" de l'époque et de les avoir tenues pour justes. De conclure Claire Martin:

Le piège où la vie la précipita, je la vois le tendre elle-même sous ses pas. . . . Je la vois toute persuadée qu'aucune femme n'a le droit de se soustraire à la tâche que le ciel exige de son dévouement. Les femmes sacrifiées ne seront jamais si nombreuses qu'à son époque. (pp. 13-14 GF)

Forcément, l'expression "femme sacrifiée" s'applique à la mère de Claire Martin. Femme sacrifiée qui croyait de bonne foi les propos insidieux de son confesseur et de son mari. On sait que le père entretenait au sein de sa famille un climat d'enfer et qu'un jour la mère était partie avec les enfants, ne pouvant plus tenir. Seul exploit de sa vie conjugale l'auteure s'empresse à préciser. Las d'avoir vécu deux ans en célibataire, le père prépare avec le confesseur de sa femme une réconciliation. Selon le confesseur, une femme séparée était responsable de tous les péchés que son mari commettait dans sa solitude et cela seulement comptait. Terrifiée, la mère acquiesça et par ce fait même sacrifia sa vie.

Le sort de cette femme n'est pas extraordinaire comme l'atteste la lecture des "Annales de la Bonne Sainte Anne". La seule distraction sur laquelle Claire Martin pouvait compter durant son adolescence était la lecture clandestine et

la lecture permise. Celle-ci était constituée par les Annales et quelques bulletins paroissiaux. Dégoûtée par l'insipidité de ces brochures, Claire Martin constatait que l'esprit qui s'y dégageait était propre à décourager n'importe quelle femme d'être une femme. Elle et ses soeurs ironisaient: "C'est gai le sort qui nous attend!" (p. 133 JD)³

Claire Martin frémit d'horreur en pensant aux propos échangés dans le "courrier du coeur", partie intégrante des Annales. Les histoires étaient toujours du même genre. Une femme ayant une dizaine d'enfants était assurée par son médecin que sa mort était imminente si elle devenait enceinte de nouveau. Que faire? Les réponses aussi étaient toujours les mêmes, et toujours brutales: il fallait remplir ses devoirs conjugaux. Dieu allait pourvoir au reste. Indignée, Claire Martin ne pouvait que s'élever fortement contre cette oppression violente des femmes:

Que de millions de femmes se plient à ce destin effroyable, depuis des siècles et pour des siècles encore me remplissait d'une rage écumante. Je ne comprenais pas que ces idiots-là se donnent le mal d'écrire aux Annales pour se faire confirmer une sentence de mort qui pesait sur elle depuis si longtemps. Il y a donc tellement de gens qui croient à la vérité de ce système coercitif? (p. 133 JD)

Adolescente, Martin est déjà très sensible aux forces coercitives de la société qui prennent en victime les femmes.

³ L'abréviation "JD" se rapporte au deuxième tome de l'autobiographie de Claire Martin, La Joue droite.

De nature lucide et forte, elle résiste au chantage psychologique de son époque et comprend mal pourquoi tant de femmes n'arrivent pas à en faire autant.

Le fait que sa mère n'a tout à fait rien du modèle féministe est une source d'irritation et d'exaspération pour Martin. La résignation servile de sa mère est plusieurs fois mise en relief et dénoncée. L'auteure raconte un épisode en particulier durant lequel son père s'était montré d'une cruauté extrême envers sa famille. Il devait partir en voyage d'affaires ce jour-là alors sa femme tenta une réconciliation avant de le laisser partir. Elle lui tendit la main mais il refusa d'en faire autant. Elle insista, alors il frappa avec toutes ses forces la main de sa femme qui s'écrasa sur un mur de briques et se mit aussitôt à bleuir. Le soir, la main devint énorme et noire. La réaction de sa mère déplait à Martin: "Mais maman n'eut pas un mot de blâme. Je dois dire que cette pieuse disposition ne m'édifiait nullement, au contraire, au plus secret de moi-même, elle m'exaspérait" (p. 74 GF). L'esprit indépendant de Claire Martin ne lui permet pas de se résigner si docilement aux barbaries de son père.

Son esprit rebelle et indépendant perce dans son attitude envers sa mère et sa grand-mère. Durant les vacances d'été, en présence de sa mère, Martin n'était pas endurable. Par contre, elle était très sage chez sa grand-mère. L'auteure interprète légitimement son comportement: "Bien que je l'adorasse, je crois que j'en voulais à maman d'avoir

épousé cet homme, de me l'avoir donné pour père, d'être trop faible pour le réduire" (p. 134 GF).

Bref, l'auteure aime tendrement sa mère mais sa passivité lui est insupportable. Claire Martin ne se contente pas de subir. Son attitude se résume ainsi: "Ah! on n'allait pas me traiter comme maman avait été traitée, moi!" Dès ses seize ans, elle le surveille du coin de l'oeil "l'homme ennemi", celui qui peut réduire une femme en esclavage, la battre, et l'empêcher de faire ce qu'elle veut. Ses convictions sont sérieuses: "Je n'endurerai rien. Je ne serai l'esclave de personne" (p. 129 JD).

Fondamentalement, Claire Martin se sensibilise au féminisme en constatant l'oppression épouvantable de sa mère et des milliers de femmes qui ont connu un destin semblable. L'image de sa mère est en quelque sorte un repoussoir en fait d'idéal. Bien que Martin chérisse sa mère, elle ne peut accepter son attitude servile et résignée et les forces sociales coercitives qui ont engendré cette attitude. L'auteure est donc soucieuse de revendiquer dans ses Mémoires les droits de sa mère et des femmes victimes d'une socialisation malsaine.

Le féminisme, outil de défense dans un monde cruel et injuste, a été imposé à Claire Martin. En tant que jeune fille intelligente et agressive, elle ne pouvait se permettre d'observer passivement le spectacle que lui offrait la vie. Demeurer victime indéfiniment (comme sa mère) ne l'intéressait guère. Le féminisme, qui préconise l'extension des droits de

la femme dans la société, allait, en définitive, apaiser "la rage écumante" que ressentait Claire Martin en constatant les injustices que la femme subissait de tous côtés.

"Les religieuses qui peuplent Dans un gant de fer sont des femmes de peu d'envergure. Elles sont sottes, ne lisent rien, ne savent rien, vivent de préjugés niais."⁴ Jean Ethier-Blais ne se complaît pas à exagérer cette description affligeante du monde des couvents.

Car Claire Martin ressent envers les bonnes soeurs et la soeur Saint-Protais en particulier la même suspicion qu'envers son père: "tout ce qu'elle disait ne pouvait être que faux" (p. 181 GF). C'est beaucoup dire.

En effet, la situation aux divers couvents que Claire Martin fréquente n'est guère plus gaie qu'à la maison. Les pensionnats ne sont que des prolongements du sadisme du père. "Les petites religieuses" observe Martin, "qui se consomment pieusement dans les monastères sont, fort souvent, de remarquables sadiques" (p. 102 GF). On exerce les sévices les plus cruels dans ces couvents. Un "châtiment exemplaire" consiste à broser jusqu'au sang avec du savon de ménage décapant le visage des étudiantes n'ayant pas reçu leurs trois "très bien" à la fin de chacun des trois cours du matin. Un système de délation qui exhorte les étudiantes à l'hypocrisie

⁴ Jean Ethier-Blais, "Entre femmes seules," in Signets II (Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1967), p. 225.

est encouragé. Les couventines sont forcées à devenir "serviles, dévotes, résignées et prudes" puisque Dieu, croit-on, estime ces vertus et déconsidère les exploits intellectuels. Martin réproouve cette attitude:

Nous n'avions pas droit à la culture, ni la spécialisée, ni la générale. Mais les maternités annuelles, les nuits blanches, les jours noirs, les allaitements, les lessives, la cuisine et pour finir l'éclampsie ou les fièvres puerpérales, rien à dire. Vocation féminine. (p. 138 JD)

Peu de temps après sa sortie du couvent, un incident banal oblige Claire Martin à péniblement constater son ignorance. Ceci l'amène à faire le procès de l'éducation de toute une génération de femmes dans ses Mémoires.⁵ Dénonçant la médiocrité de ses études, elle se plaint de n'avoir été "éveillée à rien", d'être "le fruit de la plus flagrante médiocrité" (p. 135 JD). Martin avoue que les hommes aussi ont raison de se plaindre de n'avoir rencontré que médiocrité au cours de leurs études. Mais leur situation est moins pénible du fait qu'il était acquis que les garçons devaient apprendre assez pour gagner leur vie. Elle conclue: "Nous, les filles, nous n'avions à gagner que le ciel et pour gagner ça, moins on en sait, mieux cela vaut" (p. 137 GF).

Les religieuses qui laissaient entendre à leur étudiantes que la condition femelle était une condition absurde et hon-

⁵ Voir Céline Légaré, "Claire Martin ou le procès de l'éducation féminine," La Patrie, 18 septembre 1966.

teuse ont renforcé l'animosité que ressentait Claire Martin envers les hommes. Ainsi, au sujet des menstruations, Claire Martin écrit:

Ma condition femelle se mit à me sembler absurde, car je m'étais informée à propos des garçons pour savoir s'ils subissaient une sorte d'équivalence et j'avais appris qu'ils ne subissaient rien du tout. Encore une histoire bien mignonne! Voilà ce que me réservait l'avenir, tous ces ennuis avec, en sus, la perspective d'épouser un homme qui, à l'usage, serait probablement pour moi ce qu'était mon père pour ma mère. S'il y eût une époque de ma vie où j'ai ressenti de la haine pour les hommes, ce fut celle-là.
(p. 174 GF)

Plus tard, ce qui semblait absurde à Claire Martin fut non pas sa condition de femelle, mais la façon dont les religieuses insistaient à dégrader la femme. Croire que les menstruations étaient une punition de Dieu devenait absurde. Pourtant, au couvent, cette explication semblait tout à fait logique: "Nous étions si habituées à avoir honte de notre corps, à penser que tout ce qui s'y passait était la punition de quelque crime inconnu que même la pousse d'un poil nous bouleversait" (p. 175 GF).

Plusieurs critiques ont accusé Claire Martin d'exagération en exposant la cruauté des religieuses. L'auteure offre pourtant des théories qui disculpent en quelque sorte les religieuses en démontrant qu'elles sont également victimes de forces sociales:

Nées trop tôt dans une société où les femmes se mariaient ou n'existaient pas,

que de filles laides, à cette époque, prenaient le chemin du couvent où on les engluait dans la bêtise la plus plate et où leurs talents, souvent réels, ne leur servaient qu'à développer une bonne technique de la gifle ou du coup de poing. (p. 214 GF)

Autrement dit, l'enseignement était une profession pour laquelle bon nombre de religieuses n'avaient pas la vocation, leurs vrais talents étant soit ignorés, soit oubliés. Comme le remarque Claire Martin, la violence dont elles faisaient preuve était la soupape de la sexualité contrariée.⁶ Les religieuses étaient cantonnées dans un mode de vie pour lequel elles n'éprouvaient que des sentiments d'insatisfaction et de frustration. Compte tenu de cette explication, ces femmes prennent l'allure de victimes.

Claire Martin ressent donc une solidarité avec les femmes dépeintes dans ses Mémoires. Tout en exposant et dénonçant le sadisme des religieuses, l'auteure s'engage à expliquer leur comportement, sans toutefois l'excuser. Claire Martin conclut que les religieuses sont victimes d'un grand mal social: l'oppression des femmes sur un plan global.

Claire Martin porte un jugement très sévère dans ses récits autobiographiques sur l'éducation qu'elle a reçue aux couvents et sur les religieuses qui ont diffusé cette éducation. Il aurait été vain, cependant, de jeter la pierre sur ces institutrices qui ont été simplement le produit de leur époque.

⁶ Voir Dans un gant de fer, p. 214.

La présence du père dans les Mémoires de Claire Martin est envahissante. Celui-ci représente l'espèce masculine par excellence qui ne se valorise qu'à condition d'opprimer la femme:

Cet homme ne peut se faire valoir qu'à condition d'opprimer les autres. Il ne voit dans la femme qu'une esclave à dégrader encore: ses quatre épouses, ses filles, il voudra entretenir en elles un sentiment de culpabilité désespérée. Atrociement il voudra les convaincre d'abjection.⁷

En réalité, le père est un pauvre faible qui doit compenser ses insuffisances socio-affectives par une domination tyrannique. Il s'applique à entretenir un climat de peur et de crainte en dispensant de cruelles punitions physiques à ceux et celles qui l'entourent. Conséquemment, il exerce sur tous et toutes une domination psychologique et émotionnelle.

Heureusement, Claire Martin est née sous le signe de la révolte. Toute petite, elle est déjà poussée "par le désir incoercible" (p. 54) de faire tout ce que son père blâme. Elle se moque de son père éperdument: "Puis, je pris peu à peu l'habitude de considérer qu'il était toujours dans l'erreur . . . et qu'il ne fallait jamais attacher la moindre importance à ce qu'il disait" (p. 123 GF).

La famille paternelle est également sujette à cette méfiance. Lorsque les membres de cette famille soutiennent qu'il y a conflit entre l'intellectualité et l'habileté

⁷ Clément Lockquell, "La Joue droite," Le Soleil, 17 septembre 1966.

manuelle chez les femmes, Claire Martin reste sceptique. Elle a confiance en les "cérébrales": "J'ai souvent vérifié, après l'avoir d'abord expérimenté auprès de grand-maman, que ce sont elles, et non les autres, qui font les plus fines reprises, les meilleurs plats et les robes dont les manches s'entourent bien" (p. 27 GF). Claire Martin est aujourd'hui féministe grâce à un esprit contestataire qui s'obstine à questionner depuis toujours, semble-t-il, la justesse de tout raisonnement.

Devant ses filles, le père se plaît à dénigrer systématiquement la femme en soutenant des thèses absurdes. "Au fond, tout ce que les femmes ont de plus que les animaux, c'est qu'elles parlent", déclare-t-il (p. 185 GF). De même, il insiste que la lecture demeure une occupation strictement masculine puisque les femmes n'ont aucune intelligence. Du même trait, il condamne l'instruction des femmes: "Je me demande à quoi ça vous sera utile pour servir un homme" (p. 186 GF). De fait, Claire Martin n'attache aucune importance à ce que son père dit: "Servir un homme? C'était la moindre de mes envies et l'allusion suffisait à me révolter" (p. 186 GF).

L'horreur ressentie envers les femmes qui désiraient s'inscrire à l'université à cette époque était tout à fait logique considérant l'attitude du père face à l'instruction des femmes: "A cette époque, aucune femme ne fréquentait l'université et la première audacieuse qui voudra forcer les portes d'une faculté fera parler tout Québec" (p. 137 JD).

Dans une interview qui date de 1965, l'auteure tient à souligner l'importance de l'éducation pour les femmes, qui est une carrière en soi: "Quand je pense que certaines personnes ne veulent pas envoyer les filles à l'université sous prétexte qu'elles n'auront ensuite qu'à laver des couches . . . Quelle bêtise!"⁸

Claire Martin et ses soeurs subissaient les mêmes reproches régulièrement. Devant ses filles, le père rageait continuellement: "Induire les hommes en tentation, susciter les mauvaises pensées, les mauvais désirs, c'est votre passe-temps favori. Vous êtes toutes les mêmes, bla-bla-bla. . . ." (p. 150 JD) Claire Martin fait état du raisonnement contradictoire et illogique du père à l'égard des femmes dans un passage clef du deuxième tome des Mémoires. D'abord et avant tout, l'amour qu'éprouve une femme pour son mari doit se traduire en soumission, sujétion et servage. Les femmes doivent faire l'amour par devoir; malgré cela elles sont avilies en le faisant. Ce n'est pas le cas pour l'homme car il a été induit en tentation par la femme. En énumérant tous les interdits physiques que préconisait le père, Martin conclut que celui-ci ne pouvait guère faire confiance à l'amour-sentiment.

Pourtant, la violence démoniaque du père, mentale aussi bien que physique, n'arrive pas à assujettir ses filles. L'autobiographie se termine par le mariage de Françoise qui

⁸ Hélène Pilotte, "La romancière Claire Martin: analyse de l'amour et de la femme," Châtelaine, juin 1965.

présage la libération future de ses soeurs. La défaite du père n'étonne guère; elle est prévisible dès les premières pages des Mémoires. Rappelons la description du père durant ses dernières années: "il était sans défense, fragile et pitoyable, à la merci d'autrui autant que peut l'être un enfant" (p. 9 GF). Privé de sa force cruelle, le père n'inspire plus que pitié. Comme l'explique Claire Martin au début de son autobiographie, la défaite du père n'est pas seulement attribuable à sa vieillesse: "Mais les tyrans souffrent tous, dans leurs systèmes, de cette même faiblesse: ils ne peuvent empêcher les tyrannisés de penser" (p. 31 GF).

Penser. C'est bien le fort de Claire Martin. Penser à l'humiliation de n'être qu'une femme. Commencer à comprendre que les femmes (sa mère, les religieuses, elle-même) sont des victimes de la société et qu'elles y jouent un rôle qui leur a été imposé. Le sort de la femme au sein d'une société qui l'opprime et la conditionne intéresse Claire Martin de plus en plus.

Le "mépris musulman" que ressent son père à l'égard de l'espèce femelle provoque chez Claire Martin un mépris pour les hommes tout aussi puissant. Un mépris qui se dissipe au fur et à mesure que la maturité approche:

Il y avait, tout au fond de moi, inavoué, l'assez vilain projet de faire payer pour toute l'espèce le mari qui me tomberait sous la main et, mariée jeune, j'aurais fait comme je l'entendais. La chance a voulu que je me marie à trente et un an. Ça n'était pas un an trop tard. (p. 129 JD)

Durant son adolescence, la perspective d'épouser un homme qui serait pour elle ce que son père avait été pour sa mère suffisait à la révolter. Pour ce qu'elle savait des hommes, il lui semblait qu'elle aurait été "plus enragée avec que sans" (p. 194 GF).

Ce sentiment anti-homme se transforme peu à peu en une vision plus équilibrée et saine du monde. A un moment donné, Claire Martin cesse de haïr les hommes et devient féministe par nécessité. Par soif de justice et d'égalité.

D'ores et déjà, Martin est féministe convaincue. Elle dresse un inventaire de sa vie et les résultats lui déplaisent. Sa vie est remplie de regrets. Son ignorance de la musique pèse sur toute sa vie. De même pour le théâtre, la peinture. En quelques lignes Martin réussit à brosse la peinture d'une époque durant laquelle les femmes ont été impitoyablement réprimées. L'insatisfaction et la frustration provenant de cette répression dont Martin elle-même est victime sont la plupart du temps mêlées au regret: "J'aurais aimé pouvoir nager comme un poisson au lieu de m'asseoir, les pieds dans l'eau, au bord des piscines. Je ne sais que coudre et faire la cuisine. Je suis bien de l'époque où les femmes en savaient toujours trop" (p. 72 JD).

Le féminisme, en fin de compte, est salutaire pour notre auteure. Car il lui permet d'envisager un monde dans lequel "l'époque où les femmes en savaient toujours trop" est révolue.

Plus qu'une simple autobiographie, une expérience singulière, les Mémoires de Claire Martin sont le récit d'une époque durant laquelle les femmes ont subi un abrutissement collectif: "Cette expérience n'est pas unique. . . . Elle s'adresse à bien d'autres femmes . . . [avec] leur enfance saccagée . . . leur intelligence mutilée . . . leurs sens traumatisés . . . leurs vies détruites."⁹ Les récits Dans un gant de fer et La Joue droite représentent un engagement de la part de Claire Martin à dénoncer, en tant que féministe, les injustices et les abus commis auprès des femmes québécoises au début du vingtième siècle. Robert Vigneault précise:

Claire Martin, cette fois, atteint et touche un large public québécois. Car les Mémoires jouent le rôle de révélateur: avec un humour irrésistible, ils démasquent allègrement les traits et la mentalité de l'époque de la "grande noirceur" au Québec.¹⁰

Le féminisme autobiographique de Claire Martin consiste justement à révéler la noirceur d'une époque dans l'histoire du Québec pendant laquelle les femmes ont été cruellement mises à l'épreuve. Témoin de son époque, l'auteure tient à exposer, par le truchement de son histoire personnelle, les terreurs morales et physiques qui tourmentaient, il n'y a pas longtemps, la femme.

⁹ Alain Pontaut, "La Joue droite," La Presse, 17 septembre 1966, tel que cité dans Vigneault, p. 140.

¹⁰ Vigneault, pp. 125, 127.

Car Claire Martin veut changer la société. En tant que femme, elle "se sent coincée de tous côtés; au plan familial, éducatif ou social, être une femme lui apparaît être une malédiction."¹¹ En adhérant à des croyances féministes, Claire Martin entrevoit la possibilité de changer, petit à petit ce monde d'hommes fait par les hommes et pour les hommes.

Il reste maintenant à nous pencher sur l'oeuvre romanesque de Claire Martin. Allons-nous découvrir un univers romanesque où le thème de l'oppression de la femme revient sans cesse, un univers où la femme se sent menacée, où "les sexes ne sont pas seulement divisés en masculin et féminin, mais en dominant et dominé"? (Doux-amer p. 16)

¹¹ Claude Marullo, "Quand Claire Martin incarne la femme québécoise d'avant 1960," Co-Incidences, 4, No. 2 (1974), 22.

Chapitre II

Avec ou sans amour

La parution de Avec ou sans amour en 1958 marque le début de la carrière littéraire de Claire Martin. Or l'auteure a suffisamment impressionné les critiques pour remporter, avec la publication de ce recueil de nouvelles le Prix du Cercle du Livre de France. Claire Martin avoue cependant qu'elle rejette plus ou moins son premier livre. En 1969, elle confesse: "Avec ou sans amour est mon premier livre. Il m'effare un peu. Les critiques, à son propos, avaient parlé de cynisme. Moi, aujourd'hui, je le trouve un tantinet naïf. . . ." ¹ Plus récemment, en 1979, Claire Martin ajoute: "Presque tout ce que j'ai écrit dans Avec ou sans amour, je le rejette plus ou moins. J'étais encore jeune et légère quand j'ai écrit cela." ² Elle précise: "Il y a peut-être aussi le fait qu'il y a dans ce recueil des choses que je ne pense plus. On change avec l'âge, notre vue des choses change." ³ Certes, après

¹ Robert Vigneault, Présentation et annotation de 'Avec ou sans amour' (Montréal: Éditions du Renouveau pédagogique, 1969), p. 9.

² Françoise Iqbal et Gilles Dorion, "Claire Martin: une interview," Canadian Literature, No. 82 (1979), p. 61.

³ Iqbal, p. 76.

quelques années de recul, une première publication doit toujours sembler naïve, voire légère.

Toujours est-il que Claire Martin se considérait féministe en 1957, date à laquelle elle entreprit la rédaction de ses Mémoires. Depuis, Martin a sans cesse répété qu'elle avait attendu la maturité avant de commencer à écrire. En 1958, date de publication de Avec ou sans amour, Martin était en pleine maturité et avait déjà été gagnée au féminisme. Elle n'était nullement "jeune et légère" lors de la rédaction de ses nouvelles.

Or donc, étudions l'oeuvre en question afin de juger si Avec ou sans amour reflète les convictions féministes dont Claire Martin nous a fait part si passionnément dans ses récits autobiographiques.

Claire Martin a indiqué en 1958 lors d'une réunion de l'Association des femmes universitaires à Ottawa que ses nouvelles ne sont situées ni dans le temps, ni dans un endroit précis, ni dans une classe sociale déterminée.⁴ Comme pour réitérer, la plupart des critiques semblent d'accord, qualifiant Avec ou sans amour d'oeuvre "désincarnée" qui atteint "l'universel". Il est difficile de partager cette opinion car Claire Martin ne peut se dissocier de son passé, de son conditionnement en parlant de l'amour.

Nous avons appris au cours de notre premier chapitre

⁴ Voir Robert Vigneault, "Claire Martin chez les femmes universitaires," Le Droit, 3 décembre 1958.

que Claire Martin éprouvait de la haine pour les hommes durant son adolescence. Elle avait constaté depuis un bas âge l'étonnante inégalité sociale des sexes: l'homme s'évertuait à conserver sa situation sociale privilégiée en opprimant la femme. Martin raconte dans ses Mémoires qu'elle a ressenti de la haine pour les hommes jusqu'à l'âge de trente et un ans. Or, si l'on inventorie les vingt-sept nouvelles qui constituent Avec ou sans amour, on constate vite que plusieurs femmes éprouvent de la haine pour les hommes. La pauvre Valérie, dans "La Portion congrue", "avait trente-huit ans et les hommes lui avaient toujours fait horreur" (p. 9). La petite madame Landry se disait "que les hommes sont bêtes. Et dégoûtants avec ça!" (p. 62) Qu'ils soient objets de haine ou non, les hommes représentés dans Avec ou sans amour sont généralement antipathiques.

Dans les nouvelles, l'homme prend souvent en victime la femme comme dans le cas de Brigitte de la nouvelle "Le Visage clos" qui "avait bien mal choisi" son mari (p. 53). Dans "La Portion congrue", Valérie est tyrannisée par son mari. En l'épousant, elle "n'avait pas prévu que ce tout petit homme pût être tyrannique, exigeant, libidineux. . . ." Il semblait "encore plus chétif, plus gris, plus malsain, plus digne de mépris et de dégoût." De plus, "il s'était mis à la battre" (p. 10).

Le fait que l'homme se plaise à battre son épouse semble être un phénomène tout à fait naturel dans les

nouvelles. Dans "La Belle histoire", la narratrice se pose nonchalamment la question au sujet de deux amoureux: "Je ne sais pas s'il est gentil avec elle ou s'il la bat" (p. 124). Du fait que Renée est veuve dans "Le Cercle fermé", "elle ne risque d'être ni battue, ni trompée" (p. 148).

On rencontre d'autres femmes victimes dans les nouvelles. Dans "L'inventaire", M. Jacob rend sa femme terriblement malheureuse parce qu'il la soupçonne injustement d'infidélité. Le mari dans "Confession" assassine sa femme parce qu'elle est devenue déplaisante et acariâtre. Robert Vigneault suggère que les femmes dans Avec ou sans amour supportent fort mal le mariage: "On constate que le sort de la femme mariée est peu enviable: trompée ou opprimée par un mari volage, tyrannique ou épais. . . . Voire bête ou brute le plus souvent."⁵ Claire Martin adolescente croyait bel et bien que la femme était victime de l'homme. On se rappelle aussi que durant son adolescence, elle avait formulé "l'assez vilain projet de faire payer pour toute l'espèce le mari qui [lui] tomberait sous la main. . . ." (p. 129 JD). Claire Martin donne suite à ce projet dans Avec ou sans amour.

Les femmes victimes sont vengées dans les nouvelles par des femmes fortes qui redressent les hommes scélérats. Tel est bien le cas dans "Le Talent" où Sonia intimide le

⁵ Robert Vigneault, Claire Martin: son oeuvre, les réactions de la critique (Ottawa: Le Cercle du Livre de France, 1975), p. 70.

complaisant Francis Thierry au point de lui faire perdre toute confiance:

Et là, nous eûmes ce spectacle imprévu, inimaginable, ce spectacle qui eût bien épaté les blondinettes du temps jadis: Thierry désespéré, hagard, maigre, les yeux cernés et les lèvres grises. Ce petit bourreau des coeurs payait pour toutes les autres et il payait comptant. (p. 21)

L'épistolière de la nouvelle "C'est raté" fustigue son amant malheureux. Elle ne peut souffrir ses "petites satisfactions de vanité" qui consistent à exciter sa jalousie par orgueil:

Mais ce dont vous souffrez, cela n'est plus un défaut, c'est une façon d'être qui comporte toute une brochette de défauts. Lesquels? Mon Dieu, vous allez bondir, disons rapidement que vous êtes sadique, égoïste, médiocre. Que vous avez le coeur sec et que vous êtes sans scrupules. (p. 118)

Dans "Rupture", un journaliste qui vient de rompre avec sa maîtresse se décompose lentement en attendant une réponse de celle-ci. Son attente devient de plus en plus angoissée du fait que sa maîtresse ne semble nullement perturbée par son initiative. Le journaliste s'abaisse au point de lui demander pardon dans une lettre de six pages. La réponse lui vient le lendemain: "Non, trop tard." Le pauvre homme est puni:

Pendant des mois, il a écrit, écrit. Il a offert son coeur, sa vie, son nom. . . .

Et puis, il s'est assagi, bien sûr. . . .
 Il est devenu misogyne. Et quand on lui demande pourquoi, il fait volontiers une petite sortie contre les femmes, dont la perfidie est insondable, et qui vous laissent tomber pour un oui ou pour un non. (pp. 175-176)

Même la voisine des Giraud dans "Un peu de silence" réussit à subjuguier son mari "qui gueule sans arrêt." Cette "petite chose grise que la terreur talonne du matin au soir" (p. 178) gagne la partie grâce à un "accident" qui enlève la voix du mari. Suite à l'accident, le mari devient remarquable par sa docilité et l'ombre grise se transforme: "Elle a rosi, grossi, embelli" (p. 181).

"La Belle histoire" est le seul exemple d'amour réussi parmi les vingt-cinq nouvelles qui constituent Avec ou sans amour. Il semblerait que les hommes et les femmes qui errent dans ces nouvelles soient incapables de vivre un véritable amour. La haine qu'éprouvait Claire Martin pour les hommes durant son adolescence ne semble pas complètement dissipée. Les restes de cette haine réapparaissent inopinément dans les nouvelles. Claire Martin, en tant qu'écrivaine, ne peut faire autrement que de donner libre cours aux vagues de ressentiment qui refluent en elle. Jusqu'à présent, le féminisme ne figure guère dans cette oeuvre où les femmes, qu'elles soient maîtresses de la situation ou non, sont présentées sous un jour peu favorable et où les hommes sont généralement intolérables.

Cependant, le fait que Claire Martin est féministe est très apparent lorsqu'elle décrit le comportement qu'exige

la société des femmes envers les hommes. Les femmes doivent observer des règles sociales étroites dont la première au niveau des apparences. Comment les femmes doivent-elles paraître devant les hommes?

En fait, la femme dans les nouvelles de Claire Martin est sans cesse consciente de son apparence. Une multitude de passages traitent de produits de beauté, de vêtements, etc. A titre d'exemple, considérons Valérie de "La Portion congrue" qui "s'était fait livrer cette crème et ce fard . . . dont on disait merveille" (p. 13). La femme suivie dans "Suis-moi" admire sa "robe bien coupée", sa "taille étroitement sanglée" et ses cheveux "de ce blond cendré" qui est le triomphe de son coiffeur (p. 49). Considérons Brigitte de la nouvelle "Le Visage clos" et ses "interminables heures passées à se maquiller" (p. 55) et Yvette de "Faux départ" qui fait minutieusement sa toilette: "Le bain, les cheveux, les ongles, les aisselles, les sourcils; les crèmes, les astringents, la lotion, le parfum; le bleu, le noir, le rouge et l'ocre" (p. 177). Elmire dans "Les Mains nues" "choisit soigneusement sa robe, se fait le mystère des yeux, avec le fard et le rimmel. . . ." (p. 144) et Renée de la nouvelle "Le Cercle fermé" contemple sur sa table de nuit "son arsenal de beauté" (p. 154).

Il est tout à fait logique que ces pauvres femmes qui consacrent leur vie entière à conserver un physique attrayant se sentent menacées par la vieillesse. Ainsi, la nouvelle "Suis-moi" est pathétique du fait que la femme

vieillissante sait qu'elle se fait suivre une dernière fois, que son triomphe est temporaire; elle est donc très sensible aux avances persistantes de l'homme. Dans "Le Cercle fermé", Renée a quarante-cinq ans mais elle "s'obstine à en paraître trente" (p. 147). En la regardant, "on voit que c'est une femme qui vit avec le souci de la ligne de son cou, de la chute de ses épaules" (p. 148). On voit aussi "son visage pathétique d'être jeune pour si peu de temps encore" (p. 154). Renée, comme la plupart des femmes dans Avec ou sans amour, lutte constamment contre la vieillesse.

Martin établit clairement dans Avec ou sans amour que la femme est contrainte à maintenir un extérieur beau et attrayant. Les femmes sont victimes de cette image de la femme séduisante qu'elles doivent à tout prix projeter. Jeannette Urbas précise: "Les êtres se cachent derrière de beaux masques qu'ils craignent d'ôter dans une intimité nue."⁶ Vient un point où les femmes ne peuvent se montrer sans les costumes et le vernis; elles cherchent à créer une illusion constante.

En effet, les femmes dans les nouvelles martiniennes doivent se cacher derrière des masques parce que la société leur interdit de se présenter telles quelles. Martin est extrêmement sensible à l'art de la tromperie que doivent

⁶ Jeannette Urbas, "Le jeu et la guerre dans l'oeuvre de Claire Martin," Voix et Images du pays, No. 8 (1974), p. 135.

pratiquer les femmes au point de perdre toute leur authenticité. Ainsi, Brigitte de la nouvelle "Le Visage clos" est une figure pathétique: "Laisser voir à tous ce qu'il y avait sous ce léger masque rose, cela lui eût paru bien discourtois. Et s'obliger à le porter, ce masque, même si elle s'y exténuait, ça n'était, en somme, que du savoir-vivre" (p. 55). Mme Landry, dans "A la fin" n'excite pas moins la pitié: "La glace lui renvoyait l'image d'un joli masque un peu tragique . . . un joli masque qui lui paraissait fort approprié et qu'elle retouchait par-ci, par-là. . . ." (p. 61)

En vraie féministe, Claire Martin explose dans la nouvelle "Lettre à Werther" contre cette manie qui veut que la femme se transforme continuellement pour satisfaire l'homme. Car Martin constate que la femme doit se transformer si elle désire l'amour d'un homme: "c'est un des tributs que les femmes doivent payer à l'amour, se transformer complètement, à chaque fois, sans renâcler" (p. 90). Or les femmes s'attaquent la plupart du temps au physique:

L'un veut que nous portions nos cheveux longs et plats, l'autre courts et bouclés. A moins que ça ne soit l'une des deux autres combinaisons. Celui-ci nous voulait minces, celui-là nous veut plantureuses. Trop de rouge, pas assez, des bijoux, ou pas. On veut nous faire mettre de l'ocre sur notre peau blanche et du peroxyde sur nos cheveux noirs. On a l'impression que la femme de votre vie, celle qui vous affolera vraiment, c'est celle que nous ne sommes pas mais que nous aurions pu être si nous étions plus comprimables, plus malléables, plus triturbables. Alors il y a des moments où nous

ne savons plus où donner de la transformation. Aussi conclut-on qu'une femme qui ne change jamais rien à son apparence extérieure n'est pas aimée. Ou bien elle est terriblement fidèle. Accepter une femme telle qu'elle est? Pas question. Vous vous sentiriez bien trop successeurs. (p. 91)

Une irritation incessante couvait en Claire Martin semble-t-il, au point d'éclater dans la nouvelle "Lettre à Werther". Lasse de voir la femme vivre en fonction de l'homme, elle propose qu'une femme puisse se définir en tant qu'être humain à part entière sans se soucier de l'image qu'elle projette devant l'homme.

En autant que la société exige un comportement précis de la part de la femme au niveau des apparences, elle exige aussi que la femme observe des règles sociales étroites sur le plan psychologique. Dans la nouvelle "Le Talent", Martin établit ce fait avec humour. Les "blondinettes sentimentales et plaintives" qui se croyaient aimées par Francis Thierry "se pensaient obligées d'être dolentes, de soupirer languissamment et de montrer leurs sclérotiques à tout propos" (p. 17). Les femmes "se sentent obligées" d'agir selon un code social très précis dans Avec ou sans amour. La volonté d'être soi-même a été complètement évincée chez ces femmes. De même, toute forme d'agressivité déplaît à l'homme qui prise la passivité avant tout chez une femme. A titre d'exemple, considérons la nouvelle "Xanthippe" où le héros, rebutée par sa femme acariâtre, songe aux "qualités" de la discrète José "qui buvait en silence quand il voulait

se taire, qui écoutait quand il avait envie de se raconter, et qui recevait ses baisers avec une sorte de froide passion lointaine quand il avait besoin d'aimer" (p. 133). L'extrême passivité qui caractérise José plaît à l'homme qui considère la femme comme un objet et qui la désapprouve si elle offre la moindre résistance.

Les femmes dans les nouvelles martinienues observent les règles sociales sans les questionner. Or le comportement social des femmes envers les hommes est très exigeant psychologiquement: elles doivent constamment chasser le naturel. Dans la nouvelle "Femmes", Valérie se sent heureuse parce qu'elle croit plaire à un homme qui l'intéresse. Pas question de se joindre à lui. Elle se force à exécuter ses devoirs de maîtresse de maison et s'abstient de lui parler:

Comme toutes les femmes qui se sentent observées par un homme qui leur plaît, elle avait de la difficulté à rester naturelle et devait se surveiller pour ne pas parler et rire trop haut. Elle devait aussi se faire violence pour ne pas passer tout son temps dans le groupe où il était . . . (p. 109)

Si Valérie se sentait heureuse, elle ressentait aussi une lassitude extrême dans tout son corps:

Elle était heureuse et courbatue. Cette contrainte que les femmes doivent s'imposer de ne pas faire le premier pas quand c'est de tourner autour d'un homme dont elles ont envie . . . se faisait durement sentir dans tous ses muscles. (p. 109)

En tant que femme, Valérie ne peut donner libre cours à ses impulsions naturelles. Dans la nouvelle "Les Autres", la narratrice résume en quelques mots en quoi consiste le comportement social de la femme envers l'homme: "Il faut toujours se méfier des premières impulsions" (p. 99).

Cela représente une répression incroyable chez la femme.

Un passage clef issu de la nouvelle "Lettre à Werther" confirme sans l'ombre d'un doute l'orientation féministe du recueil Avec ou sans amour. L'épistolière écrit à son amant:

Il y a votre féminité. Crainte de paraître efféminés, les hommes, maintenant, portent leur virilité en bannière. Et la virilité à l'état pur, les gros mâles, c'est proprement atroce, c'est la rudesse, la brutalité. C'est la barbarie. Les hommes et les femmes sont si étrangers, si dissemblables que, s'ils n'empruntent largement les uns chez les autres, l'amour n'est plus possible. Ils peuvent bien se rencontrer de temps en temps pour ce que je le pense. (p. 89)

Certains critiques s'obstinent à maintenir, par manque de jugement, que ce passage révèle des tendances homosexuelles chez Claire Martin. Il est trop facile de recourir à ces explications simplistes.

Cet extrait expose avec une lucidité et une pertinence rares le problème auquel s'attaquent les féministes du monde entier: les stéréotypes sexuels. Parce que Claire Martin dépeint une femme qui exige de la douceur de son amant, on la qualifie d'homosexuelle. Au fond, tout ce que l'auteure désire, c'est de voir les hommes et les femmes emprunter

les uns chez les autres. Les sexes ne sont pas si tranchés. Le donjuanisme se trouve aussi bien chez la femme que chez l'homme. De même, la tendresse n'est pas une qualité exclusivement féminine, les hommes font preuve de tendresse aussi.

Il est loufoque de prétendre que Claire Martin tend vers l'homosexualité parce qu'elle attaque les stéréotypes sexuels. Enfin, passons, puisque ce sujet fera l'objet de notre étude au chapitre suivant.

Bien que Claire Martin ait réussi à vaincre la haine qu'elle éprouvait, adolescente, pour l'espèce masculine à l'époque où elle commence à écrire, le fait qu'elle se souvienne des maux et des torts que les femmes ont subi aux mains des hommes agit encore sur ses perceptions. Cela explique l'attitude généralement antipathique des hommes dans ses nouvelles. Avec ou sans amour n'est pourtant pas une oeuvre féministe du simple fait que l'homme y est représenté négativement.

Quels que soient les sentiments de Claire Martin à l'égard des hommes, le fait demeure qu'elle est consciente depuis toujours que la femme est victime d'oppression sociale. Ainsi, dans Avec ou sans amour, Claire Martin cherche à dépeindre la femme comme objet qui se préoccupe de satisfaire les exigences de l'homme et ce faisant perd toute son intégrité. Le "système coercitif" auquel Claire Martin s'attaque dans son autobiographie se manifeste sur deux plans dans les nouvelles. Au niveau des apparences, les

femmes sont contraintes à maintenir un extérieur attrayant et séduisant dans l'intérêt de l'homme. Au point de vue psychologique, les femmes doivent observer des règles sociales rigides qui étouffent leur envie de s'épanouir et de se réaliser pleinement. Que ce soit sur le plan physique ou psychologique, les femmes sont toujours conscientes de l'image qu'elles projettent. Elles doivent constamment lutter contre leurs élans naturels afin d'être conformes au moule dans lequel la société les a jetées. Ainsi, les femmes dans les nouvelles sont des mannequins dépourvus de toute spontanéité qui passent leur temps à rêver. Citons l'exemple d'Elmire de la nouvelle "Les Mains nues" qui représente typiquement ce genre de femme:

Elle s'ennuyait. Ça n'a rien d'extraordinaire. Ce qu'il y en a de petites femmes qui s'ennuient, qui s'ennuient, qui passent leur temps en soupirs et en attentes. En attente du diable sait quoi. Mais il ne leur en envoie pas souvent. Et ce qu'il envoie, on n'en veut pas toujours. On rêve. Et puis, plus on attend, plus on le fignole, son rêve. On le fourbit, on l'astique. Jusqu'à ce qu'il soit si sublime, si prestigieux, qu'il vous reste sur les bras.
(p. 141)

Chapitre III

Doux-amer

Doux-amer, publié en 1960, est le premier roman de Claire Martin. Il présente le récit rétrospectif d'un éditeur amoureux de la romancière qu'il a formée, Gabrielle Lubin. Dure et dominatrice, Gabrielle a une personnalité forte qui correspond très peu à l'image classique de la féminité. Elle se dévoue corps et âme à son travail et résiste aux plaisirs les plus légitimes; son travail est plus important que l'amour. De nature conciliante, l'éditeur s'accommode aisément au caractère viril de son amante. Les caractères complémentaires de ces deux amants assurent la stabilité d'une relation qui va durer pendant dix ans. L'intrigue rebondit lorsque Gabrielle tombe passionnément amoureuse de Michel Bullard, un écrivain égoïste qui se sert d'elle pour faire valoir sa carrière. Aveuglée par la passion, elle l'épouse. L'éditeur, toujours amoureux de Gabrielle, n'offre aucune résistance. Pourtant, ce nouvel amour se désagrège vite. Au moment où le mari se tue dans un accident de la circulation, il a déjà rompu avec sa femme. A l'instigation de Gabrielle, et non de l'éditeur, les liens d'autrefois renaîtront.

Doux-amer est un roman dans lequel les personnages principaux agissent selon un mode qui tient de leur nature

propre. La classification stéréotypée des sexes s'effondre devant la peinture authentique des protagonistes, Gabrielle, femme forte et l'éditeur, homme tendre. Tout au début du roman, l'éditeur (qui est le narrateur) nous fait part de ses idées concernant les rapports entre les sexes. Ses tristes observations définissent, à proprement parler, la relation qu'il entretiendra avec Gabrielle. Dit-il: "Je songe, parfois, que les sexes ne sont pas seulement divisés en masculin et féminin, mais en dominant et dominé" (p. 16). Gabrielle, de nature forte, et l'éditeur, de nature faible, correspondent justement à ces rôles. Nous allons donc discuter la façon dont Claire Martin s'attaque dans Doux-amer aux stéréotypes sexuels en observant ces deux personnages.

Examinons d'abord le personnage féminin du roman, Gabrielle Lubin. Qu'elle soit une femme différente est surtout apparent aux yeux de l'éditeur. Celui-ci la compare naturellement à d'autres femmes et les résultats le frustrant. Les fréquentations sont difficiles dès le début et la frustration de l'éditeur devant la force de caractère de son amante est palpable:

Je l'aurais voulue plus semblable à celles qui, dans ma vie amoureuse, m'avaient tellement exaspéré. Je l'aurais voulue indis-
crète, envahissante, dépendante, chichiteuse.
J'aurais voulu qu'elle pleurniche, qu'elle
s'accroche, les soirs où j'avais à faire.
(p. 33)

Ironiquement, ce sera l'éditeur qui devra se conformer aux

horaires de travail de son amante et non vice versa. L'éditeur s'adaptera vite au caractère exceptionnel de Gabrielle quoiqu'il avouera avec une tristesse rêveuse: "Je n'avais jamais obtenu d'elle ce que les autres hommes semblaient susciter facilement chez les autres femmes; la folie, la démesure, le chambardement" (p. 63).

Femme de tête et non femme de coeur, Gabrielle se consacre entièrement à son métier. Elle range le désir, le plaisir et l'amour au second rang et travaille avec ferveur: "Plus tard, devenue vraiment connue, fêtée, invitée partout, elle a toujours fait passer le travail avant le plaisir" (p. 32). Après l'amour, au lieu de partager ses sentiments avec son amant, elle se lève hâtivement pour écrire ses impressions. L'éditeur conserve le souvenir de cette habitude: "Combien de fois l'ai-je vue sauter du lit, enfiler robe de chambre et pantoufles et courir à ses papiers. J'aurais aimé flâner doucement en l'écoutant me dire ce que l'amour suscitait en elle. Cela elle l'écrivait" (pp. 32-33). Gabrielle fait même passer le travail avant le suicide! Elle avoue à l'éditeur: "Tu sais, j'ai pensé à me tuer. J'y ai beaucoup pensé. Je me disais que, sitôt ce roman terminé, je me tuerais." Elle se fait comprendre de son interlocuteur: "Je ne pus m'empêcher de sourire. C'était toujours 'travail d'abord'" (p. 161).

Le tempérament nettement viril de Gabrielle se traduit dans l'acte d'amour. En l'imaginant dans les

bras de Bullard, l'éditeur note sèchement: "Elle et moi n'avions jamais pratiqué que le style Gabrielle, et il ne me venait pas à l'idée que Bullard pût y échapper" (p. 60). Tout en dirigeant l'acte d'amour, elle réussit cependant à dispenser à son amant une tendresse "qui ne lui était pas naturelle" (p. 32).

Car Gabrielle est naturellement dure.¹ Ainsi, elle n'est pas encline à pleurer. Devant l'éditeur, elle cède aux larmes pour la première fois depuis son enfance. Elle ne peut donner libre cours à ses larmes car pleurer lui paraît bien étrange. Son visage est "tiraillé par la montée des larmes et la volonté de les refouler" (p. 162).

Le tempérament viril de Gabrielle se manifeste aussi au niveau des apparences. Tandis que les femmes dépeintes dans Avec ou sans amour s'adonnent librement à l'art de la tromperie et de la coquetterie, Gabrielle résiste. Cette femme si calme et si sensée "n'était pas très coquette" (p. 38). Devant sa toilette outrancièrre, destinée à impressionner Bullard, l'éditeur s'étonne: "C'est la première fois que je te vois réagir de cette façon. . . . Si inattendue. Si féminine. Ça ne te ressemble pas" (p. 110).

L'éditeur, naturellement passif, n'offre aucune résistance à la domination virile qu'impose Gabrielle. Cependant, Bullard, plus agressif, trouble Gabrielle. Les

¹ Voir, par exemple, Doux-amer, pp. 33 et 93.

rapports sont renversés. Momentanément, elle se soumet à un homme séduisant et plus jeune qu'elle. Pourtant, la personnalité forte de Gabrielle, submergée temporairement, se révèle petit à petit. L'asservissement ne convient nullement aux traits essentiels de son caractère. L'échec de leur mariage est donc inévitable car comme le note l'éditeur: "tous les deux s'étaient donné, réciproquement, un maître et ils ruèrent sous le joug" (p. 125). Vers la fin du mariage, l'éditeur observe: "Quand il fut évident que c'était raté, ils redevinrent extérieurement des ennemis qu'au fond ils n'avaient pas cessé d'être" (p. 131).

La dureté de Gabrielle semble avoir rebuté la critique Suzanne Paradis qui suggère que Gabrielle est "une créature un peu sèche, sûre, intransigeante" qui "disparaît souvent derrière d'étonnantes qualités viriles."² Paradis condamne Gabrielle en tant que modèle féministe: "Claire Martin l'a dotée d'un tempérament solide, virile qui indique bien son manque de confiance en la féminité."³ Pourquoi reprocher à Gabrielle sa virilité? Claire Martin s'est assurée de ne pas immobiliser Gabrielle dans une prétendue féminité en lui refusant les qualités dites "viriles", l'activité, l'énergie, le courage. Elle aurait déjà

² Suzanne Paradis, Femme fictive, femme réelle (Québec: Garneau, 1966), pp. 151-152.

³ Mariane Favreau, "Les héroïnes livresques de Claire Martin face à la 'critique' de Suzanne Paradis," La Presse, 8 mars 1972.

répondu aux critiques qui lui reprochent le tempérament viril de son héroïne: "Dans Doux-amer, on m'a beaucoup reproché le fait que Gabrielle soit plus intéressée à son travail qu'à autre chose. A-t-on déjà reproché cela à un héros masculin?"⁴

Essentiellement, Gabrielle est une femme intelligente qui aime son travail. Qu'une femme puisse se dévouer à son travail autant qu'un homme est incompréhensible; on l'accuse donc d'être froide et lointaine. Selon Martin, une femme amoureuse ne devrait pas être contrainte à se soumettre et à sacrifier son travail. Pourtant, seul le travail de l'homme est valorisé. Voilà une des raisons pour lesquelles l'amour ne dure pas. Car Claire Martin conclut que l'amour n'est possible qu'entre égaux:

Gabrielle n'est ni lointaine, ni calculatrice, ni frigide. Elle est cérébrale, d'accord, mais ça n'est pas un vice. Cela prouve seulement qu'elle a un cerveau. Elle aime l'éditeur, mais elle aime aussi le travail (et c'est cela que les hommes ne comprennent pas). L'amour n'en fait pas un être soumis et prêt à tout sacrifier. Avez-vous déjà remarqué comme il y a un grand nombre de romans où la femme est sévèrement jugée si, pour elle, pour son amour, l'homme abandonne sa carrière, ou sa ville, ou sa campagne, ou sa famille? Elle n'a pas su se sacrifier et lui n'a pas su résister, c'est un mou. C'est que nous vivons dans un monde où seul le travail

⁴ Hélène Pilotte, "La romancière Claire Martin: analyste de l'amour et de la femme," Châtelaine, juin 1965.

de l'homme est considéré comme important. Celui de la femme est toujours "sacrifiable". Cette mentalité est un des motifs pour quoi l'amour ne dure pas. On ne peut s'aimer vraiment qu'entre égaux.⁵

Elle-même victime des préjugés de son époque, Claire Martin s'identifie avec Gabrielle en 1962 lorsqu'elle tente de susciter dans Doux-amer un certain respect pour la femme et son travail. Elle valorise le travail de la femme en présentant Gabrielle, une femme énergique et intelligente qui tient plus que tout à sa profession d'écrivaine et refuse de sacrifier son travail au nom de l'amour. L'époque où seul le travail de l'homme est considéré important est révolue dans l'univers romanesque de Claire Martin.

Considérons à présent les attitudes de Gabrielle vis-à-vis du mariage. Une liaison amoureuse dure pendant dix ans sans que le mariage soit envisagé. L'idée du mariage ennuie Gabrielle mais intéresse l'éditeur. Il avoue à son ami Castillo:

Il serait faux de dire que je n'y ai jamais pensé. Mais il me semblait que nous étions heureux ainsi. . . . Elle ne semblait pas y tenir. En tout cas, elle ne m'en a jamais parlé. Et puis, qu'est-ce que cela aurait changé? (p. 59)

Plus tard, lorsque Gabrielle épouse Bullard, les

⁵ Lettre inédite de Claire Martin à Jean-Pierre Deschênes datée du 3 juin 1966, citée dans Robert Vigneault, Claire Martin: son oeuvre, les réactions de la critique (Ottawa: Le Cercle du Livre de France, 1975), pp. 90-91.

conséquences néfastes de son acte déferlent sur elle à une vitesse inouïe. Fidèle à la tradition martinienne établie dans Avec ou sans amour, Gabrielle supporte mal le mariage. Ses deux années de mariage ne sont qu'un "accident de parcours" dans sa vie.⁶

Il faut donc se rendre à l'évidence: Claire Martin rejette, dans son oeuvre fictive, le mariage. Le fait qu'elle condamne cette institution s'explique simplement par la voie des Mémoires. Le récit autobiographique Dans un gant de fer n'est-il pas centré sur les tortures que subissait régulièrement la mère aux mains d'un mâle dominateur dans le cadre de l'union conjugale?

En outre, Claire Martin croit que le mariage est le résultat d'un processus de conditionnement que subissent les femmes. Encouragées à être passives et dépendantes au cours de leur jeunesse, les femmes recherchent la sécurité dans le mariage. La famille patriarcale traditionnelle n'offre que le rôle de mère et épouse à la femme qui est préparée à assumer ces fonctions depuis un bas âge. L'épouse est prête à se soumettre à son mari car lui seul est en mesure de lui donner ce qu'elle cherche: la sécurité. Claire Martin se moquera du mariage dans ses romans tant et aussi longtemps qu'il sera fondé sur des sentiments d'insécurité et de soumission de la part de la femme. Dans Doux-amer, Gabrielle, indépendante et

⁶ Vigneault, p. 88.

sûre d'elle, ne ressent pas le besoin d'épouser l'éditeur. Cependant, vulnérable et confuse à l'âge de quarante-deux ans, elle épouse Bullard, croyant qu'il pourra combler son vide et lui fournir la sécurité temporaire dont elle a besoin. Revenue de son erreur, elle rejette son mariage et recommence à vivre une vie authentique.

Reliée à l'institution du mariage est la condition maternelle que Gabrielle rejette également. Traditionnellement, la femme a été définie en fonction de son rôle de femme mariée, de mère, de fille. Claire Martin refuse de cantonner la femme dans ces rôles. Les personnages féminins dans ses romans échappent délibérément à la condition maternelle afin d'être promues sur le plan social. Libérées de leur physiologie, elles deviennent des individus à part entière et assument leurs responsabilités en tant que tels. Ainsi, Gabrielle ne ressent pas le besoin d'enfanter pour affirmer son existence.

Enfin, Claire Martin remet en question l'idéal du mariage et de la famille dont la représentation monolithique et positive est faussée par la réalité.

Passons maintenant à l'étude de l'homologue de Gabrielle, l'éditeur, qui fera désormais l'objet de notre attention. Il est avant tout un homme sensible et intelligent aux prises avec un amour qui se transforme en une véritable passion. Son amour pour Gabrielle est

fondé sur des sentiments de soumission; la domination de Gabrielle est absolue.

Sur le plan physique, la timidité de l'éditeur est excessive. En amour, Gabrielle lui enlève toute hardiesse pour agir. Evoquant leur première étreinte, l'éditeur se rappelle l'intimation qui l'avait, "cette fois-là, subjugué" (p. 41). Le premier soir d'amour, il songe péniblement à la perspective d'avoir à mener l'acte. "J'aimais, j'étais sans doute aimé, mais je n'étais pas maître de la situation et je m'angoissais d'avoir à mener l'affaire" (p. 17). "Avec elle," avoue-t-il, "je fus un amoureux maladroit" (p. 15).

L'éditeur est davantage soumis à la domination émotionnelle de son amante. D'abord, il est follement amoureux de Gabrielle tandis que celle-ci nourrit, au plus, une certaine tendresse pour lui. Cela tourmente l'éditeur:

Cette sorte de folie, j'aurais voulu la savoir partagée, car s'il est bon d'être fou, la folie de l'autre vous est encore plus précieuse. Comme j'avais besoin d'être rassuré, comme j'avais peur d'être seul à subir le maléfice et l'envoûtement!
(p. 10)

Or Gabrielle a l'avantage psychologique sur l'éditeur. Lorsque'elle lui rend son amour, l'éditeur n'est-il pas "confondu d'amour et de reconnaissance"? (p. 18)

Gabrielle peut se permettre de ne pas prêter attention aux désirs de son amant. Lorsque'elle lui refuse les "réveils

à deux . . . pareil à tous les amants" dont il rêve, il s'étonne: "Je n'en revenais pas d'être seul. Je lui en voulais de ne m'avoir pas gardé." Mais finalement, l'éditeur accepte docilement: "Elle m'a montré à rester sur ma faim et à en être heureux" (p. 19).

Les caractéristiques que l'on attribue traditionnellement à la femme se manifestent chez l'éditeur. Sans doute, son caractère est quelque peu "féminin" selon les normes conventionnelles. Dans tous les stéréotypes, "donner" est un rôle naturellement attribué à la femme. Or l'éditeur dans Doux-amer se donne sans limites et sans arrière-pensées. Au terme de son amour pour Gabrielle, il conclut: "Je n'ai voulu que donner" (p. 66). Comme il se doit, l'éditeur et Gabrielle agissent selon un mode qui tient de leur nature propre. Ainsi, l'éditeur chez qui se manifestent des caractéristiques féminines avoue qu'il ne sait que donner tandis que Gabrielle, dont le caractère a sans doute quelque chose de "masculin" se refuse à ce rôle typiquement féminin. Par conséquent, l'éditeur interprète un acte anodin de Gabrielle ainsi: "C'était comme si elle avait voulu multiplier le peu qu'elle pouvait me donner" (p. 20).

Le comportement de l'éditeur est entièrement attribuable à l'amour qu'il éprouve pour Gabrielle. Au fond, l'éditeur n'avait "envie que de vivre le plus près possible de Gabrielle, à n'importe quel titre" (p. 83). Etant donné la puissance de son amour, l'éditeur s'engage résolument

ment à adopter une conduite qui lui permettra de rester près de Gabrielle. Il met tout en oeuvre pour atteindre cet objectif.

Dans l'ensemble, les critiques ont étiqueté l'éditeur comme faible. Naturellement, Claire Martin a défendu l'honneur de son héros contre de telles accusations: "Doux-amer, mon éditeur . . . n'est pas si faible que ça, il est amoureux."⁷ Et selon Claire Martin, c'est une force d'aimer.

L'auteure remet en question les forces sociales qui obligent les individus à se conformer à un rôle précis en raison de leur sexe. Si l'éditeur ne répond pas à l'image de l'homme fabriquée par la société, son comportement se trouve toutefois légitimé par Claire Martin qui rejette les stéréotypes sexistes et qui refuse de figer ses personnages dans des moules imposées par la société. Au sujet de son éditeur elle conclut:

Il se trouve qu'il aime d'une façon qui n'est pas admise par les gens. La plupart croit que l'amour, pour un homme, doit passer après le travail alors que l'amour pour les femmes, doit passer avant le travail. Pourquoi doit-il en être ainsi dans tous les cas?⁸

Bon nombre de lecteurs, lectrices et critiques ont

⁷ Françoise Iqbal et Gilles Dorion, "Claire Martin: une interview," Canadian Literature, No. 82 (1979), p. 63.

⁸ Iqbal, p. 63.

été rebutés par la façon désinvolte dont Claire Martin a dépeint ses personnages principaux puisqu'elle a choisi de ne pas prêter attention aux classifications bien distinctes des caractères masculins et féminins. Ceux et celles qui ne sont pas d'accord avec ce "brassage des sexes"⁹ procèdent, selon Réjean Robidoux, "d'une généralisation abstraite et conventionnelle." Il se pose la question au sujet de l'éditeur: "la 'féminité' du narrateur de Doux-amer est-elle un phénomène à ce point inouï dans la réalité?"¹⁰ Nier l'authenticité des caractères de l'éditeur et de Gabrielle est donc faire abstraction de la réalité. Ainsi s'explique Claire Martin au sujet de la "vérité" des caractères:

Ainsi, il me déplait fort que tant de romanciers figent leurs héroïnes dans une prétendue féminité et leurs héros dans une prétendue virilité qui se rencontrent rarement dans la vie. Les genres ne sont pas si tranchés et ce que l'on croit être des caractères virils--l'égoïsme, la présence sur l'amour donnée au travail, le donjuanisme--se trouvent tout aussi bien chez les femmes que se trouvent chez les hommes la faiblesse, l'enfantillage, la tendresse, la fidélité. Des hommes trop faibles et des femmes trop fortes pour prendre place dans les cadres qu'on leur destine, il y en a des multitudes. Au reste, il suffit au romancier d'avoir rencontré un seul être différent de la norme pour être sûr, s'il en fait un de

⁹ Vigneault, p. 118.

¹⁰ Réjean Robidoux et André Renaud, Le Roman canadien-français du vingtième siècle (Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966), p. 157.

ses personnages, de le faire vrai. En lui-même, un être humain est toujours vrai.¹¹

L'auteure reprend la même idée qu'elle a exposée dans la nouvelle "Lettre à Werther" de Avec ou sans amour où l'épistolière écrit à son amant: "Les hommes et les femmes sont si étrangers, si dissemblables que, s'ils n'empruntent largement les uns chez les autres, l'amour n'est plus possible. Ils peuvent bien se rencontrer de temps en temps pour ce que je le pense" (p. 89).

Dans la réalité, Claire Martin constate que les hommes et les femmes empruntent les uns chez les autres. En tant que féministe, elle s'engage à encourager cet échange. Dans la nouvelle "Lettre à Werther", elle soutient que les hommes et les femmes doivent se rencontrer, sinon la communication s'avère impossible. L'homme qui porte sa virilité en bannière et qui refuse toute qualité dite "féminine" est forcément brutal et barbare.¹² Martin reprend cette même idée dans Doux-amer où elle conteste les stéréotypes sexuels qui forcent les hommes et les femmes à se travestir en présentant des personnages authentiques qui rejettent "les cadres qu'on leur destine" et agissent selon un mode qui tient de leur propre nature. Dans ce sens, Doux-amer est un véhicule de propagande plus

¹¹ Paul Wyczynski, Archives des lettres canadiennes, (Ottawa: Fides, 1964), III, 351.

¹² Voir Avec ou sans amour, p. 89.

convaincant que n'importe quel tract ou traité féministe.

Certes, la peinture des caractères distinctifs de Gabrielle et de l'éditeur n'aurait pas été facile. Les deux personnages ne correspondent aucunement à une image qui aurait pu guider Martin. A l'époque où parut Doux-amer, les femmes énergiques qui tenaient plus que tout à leur carrière et qui refusaient de se soumettre et de sacrifier leur travail au nom de l'amour étaient peu nombreuses. Françoise Kaye est d'accord: "Il n'était pas facile à l'époque où parut Doux-amer de peindre une femme sûre d'elle, décidée à réussir."¹³ Il en est de même pour l'éditeur dont le caractère faible et soumis, patient et fidèle produit un mâle tout à fait exceptionnel. Etant donné l'orientation féministe de leur créatrice, Gabrielle et l'éditeur jouissent forcément d'une certaine indépendance d'esprit vis-à-vis des conventions sociales. Naturellement, ces personnages rejettent les stéréotypes et les préjugés sexuels qui ne servent qu'à renforcer la réalité de la domination masculine. Or donc, les caractères individualistes de Gabrielle et de l'éditeur, qui représentent un écart par rapport à la norme, s'avèrent très bénéfiques à la cause du féminisme.

Le féminisme de Claire Martin se reflète d'abord et avant tout dans Gabrielle (quoique ce personnage égoïste

¹³ Françoise Kaye, "Martin ou le 'je' aboli," Incidences, 4, No. 2-3 (1980), 32.

n'incarne pas l'idéal féministe). Forte, énergique et décidée, Gabrielle se sait l'égale de l'homme et agit en conséquence. Jean Ethier-Blais a signalé des "lacunes" dans les femmes martiniennes qui s'appliquent justement à Gabrielle: "Aux femmes de Claire Martin, ce qui manque, c'est la féminité classique, une sorte de douceur, d'aura liquide, d'humilité qui la parent, aux yeux de l'homme, d'un mystérieux attrait."¹⁴ En créant Gabrielle, Claire Martin a radicalement rejeté cette image mythique et pernicieuse qui nuit profondément à la femme. Bref, Claire Martin a refusé de troquer l'authenticité et l'individualité de Gabrielle contre cette image insipide et lassante qui exhorte la femme à la soumission et l'affectation malsaine.

¹⁴ Jean Ethier-Blais, "Claire Martin: l'analyse de l'amour," Le Devoir, 19 décembre 1970.

Chapitre IV

Quand j'aurai payé ton visage

Publié en 1962, Quand j'aurai payé ton visage est le troisième livre de Claire Martin. Le roman se compose d'une suite de récits-monologues. L'histoire est la même, vécue et racontée par trois personnages différents: Catherine, l'amante, Robert, l'amant et Jeanne, la mère de Robert. Chaque chapitre porte comme titre le nom d'une personne qui se raconte.

Peu complexe, l'intrigue se résume brièvement. Quelque temps avant son mariage, Catherine Lange s'éprend de Robert, le frère de son fiancé, Bruno. Six mois après son voyage de noces, elle quitte son mari, un jeune homme rangé et ambitieux, pour Robert. Après avoir vécu deux ans avec Catherine, en marge du monde, Robert renoue avec son frère Bruno. Catherine sent qu'elle ne peut plus "tenir" Robert et fuit l'appartement. Robert la rejoint et les deux amants se réconcilient. Le commentaire de la mère de Robert, Jeanne, entrecroise la narration de Catherine et Robert qui racontent d'une part, les délices et les affres de l'amour dans les moindres détails. Jeanne, d'autre part, relate les événements tels qu'elle les perçoit et nous fait part de sa mésaventure conjugale avec son mari

Georges Ferny.

Bien que le roman Quand j'aurai payé ton visage soit essentiellement une histoire d'amour où Claire Martin se plaît à disséquer les sentiments de Catherine et Robert, il présente aussi l'histoire de l'échec des mariages entre Catherine et Bruno Ferny et Jeanne et Georges Ferny. En fait, le seul amour qui soit authentique et durable dans Quand j'aurai payé ton visage est vécu en dehors des cadres de l'union conjugale. Claire Martin reprend dans Quand j'aurai payé ton visage une idée abordée dans Avec ou sans amour et poursuivie dans Doux-amer selon laquelle le mariage est une institution oppressive.

Nous avons observé au chapitre précédent que le mariage est suspect aux yeux de Claire Martin qui le considère comme le résultat d'un processus de conditionnement que subissent les femmes. Dès un bas âge, la jeune fille est priée de supprimer son agressivité et de cultiver les qualités dites féminines telles que la passivité et la dépendance. Cela entraîne une soif de sécurité qui ne se désaltère qu'à l'aube du mariage. La jeune fille apprend vite que l'homme seul peut lui fournir le soutien dont elle a besoin. Dévalorisée à ses propres yeux, elle se prosterne avec respect devant son mari qui pourvoit à tous ses besoins matériels, ce dont elle seule est incapable de faire. Amputée de son esprit indépendant, elle adopte naturellement les opinions et les croyances de son mari et devient en quelque sorte son extension.

Au cours de l'enfance et l'adolescence de Claire Martin, ce conditionnement que subissaient les femmes était profond et efficace; la plupart du temps les mariages étaient fondés sur des sentiments d'insécurité et de soumission de la part de la femme. En 1962, Claire Martin rédige Quand j'aurai payé ton visage non seulement à dessein de déployer ses talents d'analyste du coeur humain, mais aussi pour contester cette conception du mariage.

Dans ce chapitre, nous allons examiner la façon dont Jeanne Ferny et Catherine Ferny réagissent au mariage. Nous allons constater que la peinture du mariage dans Quand j'aurai payé ton visage est basée sur les convictions féministes de Claire Martin.

Examinons d'abord Jeanne Ferny, cette figure pitoyable voguant dans le monde bourgeois qu'évoque Claire Martin dans Quand j'aurai payé ton visage. D'abord, pourquoi épouse-t-elle un homme qui lui est indifférent? Jeanne elle-même se pose la question: "Il y a des jours où je me le demande sans trouver la plus petite réponse" (p. 45). La réponse, pourtant, est simple. Georges n'est-il pas un "riche parti" déjà arrivé dans le monde des affaires au moment où Jeanne l'épouse? En tant que femme, Jeanne cherche avant tout la sécurité et non l'amour dans le mariage.

L'exactitude de ce fait se trouve confirmée par l'attitude de Jeanne envers les maîtresses de son mari. A ce propos, ses inquiétudes portent sur l'économie et

non les sentiments:

Au fond, je m'en moque. Je sais bien qu'il ne s'emballera jamais assez pour nous jeter par-dessus bord et partir avec sa maîtresse. C'est l'essentiel. . . . Si je savais qu'il offre à une maîtresse des objets qu'il me refuse, à moi, je ne lui pardonnerais pas.
(p. 47)

Sur le plan financier, Jeanne dépend entièrement de Georges. Elle cherche auprès de lui la sécurité matérielle et rien d'autre. Elle ne l'obtient pas, pour autant, gratuitement. Une soumission parfaite à son mari lui garantit la sécurité dont elle a besoin. Elle s'en rend compte et n'hésite pas à l'avouer:

Il [Georges] pense qu'il n'a qu'à le vouloir suffisamment pour faire de Robert ce qu'il voudrait qu'il soit. Il a réussi ça avec moi . . . mais moi je suis sa femme. Et le moyen de faire autrement, une femme a toujours besoin de tant de choses, il faut bien filer doux. (p. 30)

Jeanne éprouve un sentiment d'horreur à l'idée de "prostitution conjugale", ce dont son amie Lucile l'accuse. Au fond, ce n'est pas tellement loin de la vérité. Jeanne a dû se vendre afin d'obtenir les bonnes grâces de son mari.

Dans ses rapports avec Georges, Jeanne est ravalée au niveau d'un objet. Le conditionnement qu'elle a subi, jeune fille, l'a préparée à accepter ce sort en dépit du malaise qu'elle ressent en jouant son rôle. Robert trace lucidement le portrait de sa mère devenue "objet":

Une mère? Une épouse? Une associée-- même pas, un agent des relations publiques de la firme Ferny. Voilà à quoi on l'avait réduite. Elle a passé sa vie à représenter la firme Ferny dans les réceptions mondaines. Elle a toujours été chargée d'exhiber nos bons sentiments, notre bien pensant, notre réaction. D'exhiber aussi, au fur et à mesure que nous "montions", du plus beau vison. (pp. 50-51)

En épousant Georges, Jeanne s'apprête à passer sa vie dans une soumission parfaite. Sans regimber, elle adopte le rôle d'agent des relations publiques de la firme Ferny au profit de son mari. Elle dispense prodigieusement des sourires vides de sens au cours d'interminables soirées mondaines pour la bonne marche des affaires. Le jugement que Robert porte sur sa mère est corroboré par le propre aveu de Jeanne: "Du plus loin que je me souviens, il me semble que je n'ai fait que ça: sourire à des gens dont Georges attend quelque chose" (p. 46).

Ce faisant, les traits caractéristiques que Jeanne a cultivés durant sa jeunesse, la passivité et la dépendance, lui servent bien. Inaccoutumée à considérer ses opinions comme importantes, elle fait siennes les pensées et les opinions de son mari bourgeois. Elle répète les inquiétudes de Georges: "Mais, dans les affaires, il faut faire attention, une malchance est vite arrivée et on se réveille sur la paille" (p. 31). De même, elle accepte de garder les vieux parents car "Georges a cru qu'autrement les gens parleraient" (p. 29). Devenue l'extension de Georges, Jeanne a abandonné son autonomie définitivement.

Cette capitulation émotionnelle chez Jeanne entraîne une conséquence tragique: le mépris de son fils Robert. Au fond, elle l'aimait tendrement ce fils qu'elle a négligé du fait que Georges l'avait en aversion. Robert méprisera toujours sa mère, ne se doutant jamais de ses vrais sentiments à son endroit.

L'absence de Robert éveille en Jeanne un sentiment profond de maternité: "On dirait qu'il m'est venu un coeur, qu'il m'a poussé un coeur depuis quelque temps. Depuis que j'ai perdu Robert" (p. 131). Désormais, elle cesse de jouer un rôle. Elle laisse se manifester l'amour qu'elle éprouve pour Robert. Figure pathétique, elle court les rues par des froids mortels pour trouver des journaux où paraît la photo de Robert, devenu chanteur. Elle téléphone toutes les semaines à Radio-Canada "de la part d'un groupe de jeunes filles" et exprime son admiration pour son fils. Elle sacrifie un manteau neuf pour acheter son propre téléviseur au cas où Robert y apparaîtrait.

Cet éveil des sentiments maternels chez Jeanne est accompagné d'une prise de conscience plus générale. Jeanne dresse le bilan de sa vie et tombe sur quelques observations. Elle n'a pas été une bonne mère parce qu'elle n'a jamais su aimer. Elle explique le détachement de Robert ainsi:

Il m'a toujours filé entre les doigts parce que je ne savais pas ce que c'est aimer. On ne m'a pas appris. . . . Les mouvements du coeur me paraissaient honteux. Les signes extérieurs de l'amour encore plus. Même quand les enfants étaient petits et

sans mémoire j'étais gênée de les serrer
amoureusement. (pp. 93-94)

Cet aveu de la part de Jeanne correspond exactement aux souvenirs qu'évoque Claire Martin dans son autobiographie. Au sujet de la maison de sa grand-mère paternelle, l'auteure écrit: "J'avais horreur de cette maison. Je n'y trouvais que froideur, incapacité d'aimer et de se faire aimer, que persiflage dès qu'il s'agissait des mouvements du coeur" (p. 46 GF).

L'attitude antipathique de Jeanne à l'égard de la sexualité s'explique par ce refoulement incroyable des impulsions naturelles. En considérant le milieu duquel elle est issue, l'on imagine difficilement Jeanne prendre plaisir à la sexualité. Son éducation religieuse et la mentalité de l'époque ont suscité en elle une grande aversion pour le corps et pour la sexualité en général. En évoquant cette attitude, Claire Martin puise sans doute dans son passé et dans sa formation puritaine dont elle nous a fait part dans ses récits autobiographiques.

Selon la mentalité de l'époque, les femmes qui cherchaient dans le mariage des satisfactions charnelles étaient dépravées. On comprend donc que Jeanne ait du mal à jouir des relations sexuelles avec son mari. De fait, les relations sexuelles, considérées comme devoirs conjugaux, ne contribuent qu'à ravaler Jeanne, de nouveau, au niveau d'un objet. Ainsi s'exprime Jeanne: "Dieu sait que des satisfactions charnelles--je ne sais même pas ce

que c'est que le désir--je n'en ai pas connu l'ombre d'une et je crois que Georges eût été horrifié s'il en eût été autrement" (p. 46).

L'exaspération que ressent Jeanne envers le rôle qu'elle se sent obligée de jouer provoque en elle une prise de conscience. Son mécontentement se fait sentir pour la première fois lorsqu'elle jette ces mots: "Mais nous sera-t-il possible de cesser de mentir, un jour, dans cette maison?" (p. 32)

Le départ de Robert entraîne un examen de conscience chez Jeanne. L'introspection auquel elle se livre lui est salutaire. Elle se sent obligée de transformer sa vie: "On verra bien si je vais dépenser ce qui me reste de ma vie à vendre des dîners et des sourires" (p. 96). Jeanne se rebiffe finalement contre le rôle que lui imposent son mari et la société. Elle regarde la vérité en face: sa vie, son mariage n'ont été qu'une comédie. Lorsqu'elle reconnaît mépriser son mari, elle observe: "Il fut un temps où je n'aurais pas voulu m'avouer que je pensais ça. C'est peut-être une pensée sordide. La comédie que je jouais était bien plus sordide encore" (p. 132).

Jeanne se rend compte qu'elle n'a jamais assumé ses responsabilités en tant qu'individu autonome. Le conditionnement qu'elle a subi au cours de son existence l'a empêchée de vivre une vie authentique d'adulte. La dépendance et la passivité qu'elle a apprises, jeune fille, l'ont figée dans un état de demi-être. Mais sa prise de

conscience la catapulte dans le monde des adultes.

"J'ai eu vingt ans à quarante-cinq ans" constate-t-elle (p. 153). Elle prend plaisir à contempler sa nouvelle identité et tient à la conserver. "Je ne changerais pas mon sort avec celui qui était le mien auparavant", conclut-elle.

Ayant été tenue dans la dépendance pendant tellement d'années, Jeanne n'a ni la force ni le courage de quitter son foyer et de se débrouiller seule. Malgré son dédain pour Georges, elle n'ose le quitter. A la mort de son mari, elle est libérée de ce qui lui pèse et l'opprime. Soulagée, elle célèbre sa liberté: "Je suis libre. Et même si je ne sais qu'en faire de cette liberté, même si elle m'étouffe, même si elle me tourne à l'ennui, à la solitude, à n'importe quoi, je la garde" (p. 154). Jeanne, cependant, reconnaît et avoue sa faiblesse: "J'ai été trop contente de n'avoir pas à me battre" (p. 151).

Jeanne a subi en tant que femme le conditionnement que lui a imposé la société. La dépendance qu'elle a apprise durant sa jeunesse l'a forcée à chercher en quittant le toit familial la sécurité matérielle qu'elle a trouvée dans le mariage. Cependant, les forces coercitives de la société n'ont pas réussi à détruire les élans vitaux de sa personne. Tout individu ressent le besoin de disposer de son destin et de vivre une vie authentique. Jeanne n'a jamais été heureuse car l'indépendance qu'elle a toujours désirée (consciemment ou non) lui a été refusée. Jean Rivard

explique succinctement la prise de conscience et la révolte de Jeanne: "Cette explosion féministe ressort d'une forte réaction. On n'irrigue pas impunément et indéfiniment les élans vitaux de l'être, même ceux d'une femme."¹

L'émancipation de Jeanne s'est faite tard. Trop tard pour qu'elle ne profite de sa liberté bien méritée. Son coeur de mère ne lui permet pas de jouir de sa liberté nouvellement acquise. Regrettant amèrement le départ de Robert, Jeanne consumera sa vie dans l'attente vaine de son fils qui l'a reniée. Suzanne Paradis résume ainsi la destinée de Jeanne: "Alors que Jeanne atteignait enfin à une liberté bien méritée, voilà que ce coeur, en attente, têtu, buté dans son désir profond, va cloîtrer la mère."²

Catherine a subi en tant que femme le même conditionnement que Jeanne. La dépendance qu'elle a apprise au cours de sa jeunesse la force à chercher la sécurité définitive dans le mariage. Foncièrement indépendante, elle résiste au mariage quelque temps avant de succomber à ses attraits sécurisants.

Se qualifiant d'amoureuse inconstante, Catherine voltige d'un amant à l'autre sans s'enchaîner à qui que ce soit. "Ma mémoire déborde", dit-elle, "de beaux garçons

¹ Yvon Rivard, "Claire Martin: notre théoricienne du coeur humain," L'action nationale, 56, No. 10 (1967), 1041.

² Suzanne Paradis, Femme fictive, femme réelle (Québec: Garneau, 1966), p. 159.

minces et bruns, légers, ardents: Jacques, Georges, Philippe, Jo, Francis, Claude, tous semblables . . . toujours le même l'un après l'autre" (p. 10). Mais Bruno, si différent de ce qu'elle a aimé jusque là, séduit Catherine. "Bruno avait les cheveux blonds, les yeux bleu ciel, la peau blanche. Il était sensé, réfléchi, convenable" (p. 10).

Lasse de son inconstance, Catherine ressent soudainement le désir de se ranger et d'éprouver un amour durable. Bruno, qui représente l'idéal bourgeois, inspire Catherine qui cherche dans un homme la stabilité et la sécurité.

Sitôt le grand amour trouvé, Catherine commence à caresser l'idée du mariage. Elle y rêve sans cesse: "Sans le laisser voir. Sans y faire la plus lointaine allusion" (p. 13). Consciente du rôle passif qu'elle doit jouer auprès de son amant, Catherine n'ose aborder elle-même le sujet du mariage.

Pendant deux ans, Catherine se montre d'une constance et d'une ferveur égales. Lorsque Bruno mentionne enfin le mariage, elle éprouve peu de joie. Au contraire, elle éprouve une sorte de ressentiment contre Bruno. Catherine sent qu'elle a laissé passer avec Bruno le plus beau de leur amour, le moment le plus propice au mariage. Elle commence à envisager le mariage sous un jour nouveau. "Je sentais, tout à coup . . . que j'aurais de l'inquiétude à sacrifier ma liberté, de l'ennui à m'occuper de mon

ménage, alors que ces perspectives m'enchantaient quelques mois plutôt" (p. 14).

L'amour que ressent Catherine envers Bruno se transforme déjà en indifférence, Cela ne l'empêche pas de répondre affirmativement à la demande en mariage car ce qu'elle éprouve, c'est "l'envie non pas de [se] marier mais d'être mariée" (p. 14). Catherine, en tant que femme, ressent le besoin d'être mariée car l'objectif ultime du conditionnement qu'elle a subi est le mariage. Elle ne peut refuser cet asile de sécurité.

Catherine n'a pas le courage de rompre même lorsqu'elle tombe follement amoureuse de Robert, le frère de Bruno. Cela passera, espère-t-elle. Malgré cet amour illégitime qui ne cesse de s'intensifier, Catherine choisit d'épouser Bruno, un homme qui lui est indifférent.

Pourquoi Catherine tient-elle si tenacement au mariage? Elle n'ose compromettre son avenir. La sécurité qu'elle cherche en tant que femme ne s'obtient qu'à l'intérieur des cadres de l'union conjugale. Seule la pensée de rompre la plonge dans la désolation:

A cette seule pensée, les yeux me piquaient. Je tenais passionnément à ce mariage, je ne sais par quelle obstination. Il me semblait qu'autrement ma vie serait perdue, que je la dépenserais toute entière en des amours provisoires jusqu'à ce que ces eaux capricieuses la désagrègent comme un bois longtemps ballotté. Je voulais aborder à ce rivage solide sous le pied. (p. 57)

Ce passage démontre jusqu'à quel degré la femme se

dévalorise en raison du conditionnement qu'elle subit. Le discours angoissé de Catherine décrit l'état d'âme de nombres de femmes qui n'ont ni la force ni le courage de s'assumer pleinement. Dénaturées par suite de leur conditionnement, ces femmes se considèrent insignifiantes en tant qu'individus. Elles cherchent à obtenir un certain statut et à se conférer une valeur personnelle en s'accrochant à un homme qui lui, est digne d'estime en vertu de sa qualité d'homme.

Catherine s'obstine à épouser un homme qui l'indiffère afin de donner un sens à sa vie: "Il me semblait qu'autrement ma vie serait perdue." Lorsque Catherine se compare à un "bois longtemps ballotté" par les "eaux capricieuses" de la vie, l'on comprend qu'elle ne dispose pas, en tant que femme, de son destin; elle n'a aucun pouvoir sur sa propre vie.

Le "rivage solide" auquel Catherine veut aborder représente l'homme et le mariage qui donnent à la femme la sécurité et une valeur personnelle qu'elle ne peut se procurer elle-même. Bref, la vie de Catherine demeure insignifiante et confuse tant et aussi longtemps qu'elle ne soit pas reliée à la vie d'un homme.

Catherine épouse Bruno non sans arrière-pensées. Plus lucide que Jeanne, elle s'engage sciemment dans une situation troublante. Déjà durant la nuit de noces, Catherine reconnaît jouer un rôle. Prise d'un esprit de sacrifice, elle consent généreusement à faire du théâtre dans l'intérêt de

Bruno qui "avait droit, comme tout le monde, à une nuit de noces agréable" (p. 59). En suivant son mari dans "la chambre", Catherine se complaît dans ses souffrances: "Je me levai de table dans l'état d'esprit d'une jeune martyre marchant au supplice en chantant" (p. 59). Pendant tout le voyage de noces, elle joue son rôle consciencieusement: "Je n'eus donc, tout ce temps, qu'une préoccupation: ne pas me démentir dans l'attitude que j'avais choisie" (p. 60).

Après six mois de mariage, Catherine se lasse de jouer une comédie basée sur "le mensonge initial, le mensonge profond, le mensonge de [sa] vie" (p. 74). Elle choisit de troquer le mariage et la sécurité, obtenus au prix de trop grands efforts, contre une vie plus authentique. Elle rompt allègrement l'alliance tout en rejetant le conformisme sécurisant de Bruno et quitte son foyer où elle n'est "jamais parvenue à jouer [son] rôle" (pp. 88-89). Catherine désire fonder avec Robert un foyer moins stérile et artificieux. Ce faisant, elle ressemble à sa tante Françoise, femme intègre et indépendante qui se moque des préjugés bourgeois de son milieu.

Catherine se montre plus courageuse que Jeanne. Certes, elle n'a pas su résister à l'attrait du mariage et à la sécurité que représente cette institution. Mais contrairement à Jeanne qui n'ose quitter Georges de son vivant, Catherine renonce à son mariage une fois revenue de son erreur et abandonne son mari. Robert Vigneault conclut: "Les jeux ne sont pas faits, à la fin du roman, loin de là,

mais Catherine s'est mise en route vers l'affranchissement."³

Le féminisme de Claire Martin dans Quand j'aurai payé ton visage consiste à remettre en question le concept du mariage. Selon Claire Martin, la dépendance que la femme apprend durant sa jeunesse la force à chercher la sécurité définitive dans le mariage. Nous avons vu que Jeanne et Catherine n'ont pas été libres de choisir le mariage. Elles n'ont pas su résister à l'attrait de la sécurité que représente cette institution en raison du conditionnement qu'elles ont subi. Car l'homme et le mariage donnent à ces deux femmes la sécurité dont elles ont grand besoin et une valeur personnelle qui leur a été refusée depuis toujours.

Pourtant, Jeanne et Catherine ne parviennent pas à se faire donner la sécurité gratuitement. Jeanne l'obtient au prix d'une soumission parfaite à son mari. Et Catherine se voit obligée à jouer un rôle exigeant afin d'obtenir la sécurité qu'elle désire.

Claire Martin rejette le mariage dans la mesure où il est fondé sur des sentiments d'insécurité et de soumission de la part de la femme. Cela explique l'échec des mariages de Jeanne et Catherine. L'asile de sécurité que représente le mariage, aux yeux de Catherine et Jeanne s'obtient au prix d'une soumission à l'homme. Le mariage devient alors une institution oppressive pour la femme, ce que Claire

³ Robert Vigneault, Claire Martin: son oeuvre, les réactions de la critique (Ottawa: Le Cercle du Livre de France, 1975), p. 95.

Martin condamne dans Quand j'aurai payé ton visage.

Chapitre V

Les Morts

Le troisième roman de Claire Martin, Les Morts, publié en 1970, est une réflexion nostalgique et quelque peu cynique sur la vie, l'amour et la mort. Claire Martin précise que son dernier livre n'est pas véritablement un roman, mais plutôt un roman-essai: "J'ai seulement écrit les propos que je voulais tenir, une sorte de nomenclature des sujets que je voulais traiter. J'ai suivi mon inspiration comme dans une sorte de conversation."¹ Partant, l'auteure a choisi la forme dialoguée pour ce roman qui s'avère assez complexe. Bref, un interlocuteur anonyme interroge une romancière sur sa vie amoureuse. Les protagonistes mâles sont morts et n'existent que dans le souvenir de la romancière qui relit des lettres d'amour qu'elle a conservées. Le récit anecdotique d'un amour qui ne dure qu'un mois entre la romancière et son amant se complique du fait que l'amour est vécu deux fois. L'illusion et la réalité s'entremêlent étant donné que ce dernier amant porte le même nom et habite le même quartier qu'un ancien amant, "le premier du nom", qu'il remplace sans le savoir.

¹ Françoise Iqbal et Gilles Dorion, "Claire Martin: une interview," Canadian Literature, No. 82 (1979) p. 65.

Voyons donc si la romancière des Morts qui fera désormais l'objet de notre étude est dépeinte selon les convictions féministes de Claire Martin. Les réflexions auxquelles la romancière se livre vont nous intéresser avant tout car Les Morts est d'abord un roman d'idées. Les idées avancées dans cet ouvrage sont beaucoup plus importantes que le récit anecdotique.

On a déjà proposé à Claire Martin que ses trois romans sont la continuation d'une même histoire.² Autrement dit, ce serait Gabrielle qui s'interroge et qui pense à ses anciens amants dans Les Morts. Dans Quand j'aurai payé ton visage, Catherine serait Gabrielle jeune. Le fait que Claire Martin accepte cette interprétation nous oblige à étudier le personnage de la romancière dans un contexte particulier.

La romancière des Morts est d'abord célibataire. Elle n'est ni mariée, ni veuve, ni mère. Lorsque son interlocuteur la qualifie de "femme seule", elle répond: "Je n'ai jamais été solitaire, mais je suis libre, oui" (p. 16). Or la romancière se considère une femme libre tout en admettant qu'elle ne se prive pas de la compagnie des hommes. Fidèle à la tradition martinienne établie par Catherine et Gabrielle, la romancière rejette l'institution du mariage.

Son goût de l'indépendance et de l'aventure est très marqué. D'abord, elle a beaucoup voyagé. De même, nous

² Voir Iqbal, p. 74.

savons qu'elle a vécu à l'étranger.³ Dans ses rapports avec les hommes, elle n'aime pas qu'on la surveille, qu'on l'observe avec une attention soutenue de manière à exercer un contrôle. A son interlocuteur, elle fait la remarque suivante:

Il y a des maris qui, d'une jambe repliée et placée à bonne hauteur, barricadent leur femme comme pour la défendre d'un viol possible. Ils expliquent que ce geste remonte au début des âges alors que, dans le précaire abri des grottes, tout pouvait arriver.
(p. 145)

Averti de l'esprit indépendant de la romancière, l'interlocuteur lui répond:

Vous n'aimez rien, je le vois, de ce qui peut ressembler à la surveillance et, en d'autres temps--moins favorable à la liberté des femmes et plus à la sorcellerie--vous auriez malicieusement accueilli les petits incubes consolateurs. (p. 146)

Cet échange de propos nous permet de comprendre que la romancière attache une grande valeur à sa liberté. Elle ne désire pas se lier à un homme qui va compromettre son indépendance en la surveillant. La surveillance implique une certaine mesure de contrôle que la romancière rejette en tant que femme libre et indépendante.

Un rapprochement entre Gabrielle de Doux-amer et la romancière des Morts s'impose du fait que celle-ci poursuit

³ Voir Les Morts, p. 113.

une carrière d'écrivaine. Comme Gabrielle, elle accorde une grande importance à son travail et le considère aussi important que celui de son amant, le "deuxième du nom". Conservant le souvenir de sa première conversation téléphonique avec son amant, elle raconte à son interlocuteur: "Nous avons parlé de son travail, du mien. C'était un dix-septième . . . Alors, nous avons parlé du dix-septième . . . Il n'avait pas lu mes livres, mais j'ignorais qu'il en eût écrit: nous étions quittes" (pp. 44-45). Parfaitement égaux, la romancière et le "dix-septième" se retrouvent à mi-chemin. La romancière se sait l'égale de l'homme et agit en conséquence.

Nous avons constaté au cours du troisième chapitre que Claire Martin accorde une grande importance au travail de la femme. En tant qu'auteure, elle témoigne une sorte de prédilection pour cette préoccupation féministe qu'elle intègre à son oeuvre romanesque en créant des protagonistes féminins qui tiennent beaucoup à leur métier. La romancière des Morts poursuit une carrière d'écrivaine auquel elle accorde une grande importance; elle considère son travail tout aussi important que celui de l'homme. Martin tient à faire valoir dans ses écrits le travail de la femme, croyant que c'est le propre de tout individu de vouloir régir sa destinée.⁴ Sans doute, une femme qui travaille est plus en mesure de disposer de son destin. Claire Martin a déclaré

⁴ Voir Iqbal, p. 62.

dans une interview: "Ecrire des histoires de gens qui ne le font pas, cela m'aurait semblé fort ennuyeux!"⁵

Certes, la romancière des Morts éprouve le désir de régir sa propre destinée. Elle poursuit un métier auquel elle attache une grande importance et tient beaucoup à sa liberté qui a été difficilement acquise en raison de sa condition féminine. Lorsqu'elle refuse d'aller rejoindre son amant, "le nomade", l'interlocuteur analyse la situation ainsi: "Jamais vous n'auriez abandonné cet état que vous avez atteint, à quoi vous êtes parvenue, la liberté, l'équilibre, l'égalité, toutes ces choses difficilement acquises" (p. 78).

A quoi tenait véritablement le refus de la romancière à aller rejoindre son amant? L'interlocuteur a sans doute raison de croire que la romancière hésitait à compromettre sa liberté. Mais plusieurs autres facteurs entrent en ligne de compte. D'abord, la romancière avait déjà vécu une expérience semblable avec un ancien amant et les séquelles (bref, la perte d'un manuscrit) avaient été fâcheuses.⁶ Certes, le refus de la romancière est en partie attribuable à sa "crainte de se replacer dans une situation connue et détestable" (p. 119). Cheryl Stokes interprète ainsi le refus de la romancière:

⁵ Iqbal, p. 62.

⁶ Voir Les Morts, pp. 119-121.

We can probably believe Elle [la romancière] when she says that this previous episode [la perte du manuscrit] was not a central reason: other factors are present--her pride, her desire to keep her hard-won selfhood, and perhaps most of all, her fear of another commitment after years of dreaming.⁷

Le refus de la romancière est peut-être attribuable aussi aux idées que se fait Claire Martin sur la femme et le travail. Nous avons vu au cours du troisième chapitre que Claire Martin déplore le fait que la femme est obligée à abandonner sa carrière ou sa ville lorsque son mari se déplace et que ce même sacrifice n'est jamais exigé du mari.⁸

Il manque peut-être aux femmes de Claire Martin, comme à la narratrice des Morts, la féminité classique; mais lorsque celle-ci s'en prend à la guerre, elle se révèle très féminine et vulnérable.⁹ Elle hait avec passion la guerre qui a tué son premier amant. Jean Ethier-Blais précise: "Cette femme égale de l'homme a, malgré tout, besoin de lui. Elle reste, qu'elle veuille ou non, complémentarité. Les cris les plus beaux de ce livre sont destinés à la guerre et à ceux qui la font."¹⁰

⁷ Cheryl Stokes Rackowski, "Women by Women: Five Contemporary English and French Canadian novelists," Diss. University of Connecticut 1978, p. 129.

⁸ Voir lettre inédite de Claire Martin à Jean-Pierre Deschênes citée à la page 42 de cet ouvrage.

⁹ Voir Jean Ethier-Blais, "Claire Martin: l'analyse de l'amour," Le Devoir, 19 décembre 1970.

¹⁰ Ethier-Blais.

La romancière intègre un idéal noble à son voeu d'égalité pour la femme. "Quand j'étais jeune et que je rêvais d'égalité, j'imaginai qu'en échange de la connaissance les femmes pourraient partager leur innocence de la guerre avec les hommes" (p. 99). Elle s'aperçoit pourtant que la guerre fonctionne si efficacement qu'il y aura bientôt plus de mitraillettes que de mâles. Ce sera alors le tour des femmes de faire la guerre car "les armes finissent toujours par servir" constate-t-elle. "Le contraire est sans exemple" (p. 99). La romancière s'unit aux femmes du monde entier lorsqu'elle manifeste son dégoût pour la guerre et sa pitié pour les jeunes hommes que leur grande rivale immole: "Et la guerre les dévore tout crus. C'est une fameuse rivale. Quand il lui faut des hommes, nous pouvons nous rhabiller. C'est vraiment une très robuste jouisseuse" (p. 33).

Claire Martin croit que l'esprit de guerre est un trait de caractère qui se retrouve uniquement chez l'homme. Paradoxalement, elle s'attaque aux stéréotypes sexuels dans son oeuvre, mais juge que certains défauts ont des sexes. Dans Les Morts, Claire Martin déclare: "Le meurtre est mâle" (p. 51). On se souvient que l'auteure a écrit dans Avec ou sans amour: "Les défauts ont des sexes." Dans une interview qui date de 1979, Claire Martin prétend rejeter plus ou moins ce qu'elle a écrit dans son premier livre mais précise toutefois que certains défauts ont bel et bien des sexes:

Cela dit, il y a des défauts qui ont des sexes. Ce sont de très graves défauts. Par exemple, la criminalité est masculine, c'est une chose bien connue. Puis, l'esprit de guerre, de révolte, de révolution, de violence et de je-vous-tue-dans-la-rue, ça c'est masculin.¹¹

En proférant de telles paroles, il semblerait que Claire Martin travaille à l'encontre du but qu'elle s'est proposé, la suppression des stéréotypes sexuels.

Notre étude des récits autobiographiques Dans un gant de fer et La Joue droite nous a permis de découvrir les facteurs qui ont contribué à sensibiliser Claire Martin au féminisme. La résignation servile d'une mère à l'oppression tyrannique d'un père ont contribué, semble-t-il, à gagner l'auteure au féminisme. Dans un sens, le roman Les Morts semble être un prolongement de l'oeuvre autobiographique de Claire Martin. La romancière des Morts a connu, elle aussi, un père tyrannique et une mère servile et résignée. Et comme Claire Martin, ces facteurs ont contribué à gagner la romancière au féminisme.

Claire Martin évoque sans doute ses propres souvenirs d'enfance lorsque la romancière des Morts décrit ses parents. Elle qualifie son père de "bourreau qui savait glacer les mots" (p. 69) et laisse entendre qu'il malmenait sa femme. Le père est sans doute l'auteur des "malheurs de la veille" lorsque la romancière raconte un épisode de son enfance:

¹¹ Iqbal, p. 61.

"Nous étions seules maman et moi, et douloureuses encore, toutes les deux, des malheurs de la veille" (p. 86).

Faisant figure de martyr, la mère de la romancière a subi avec une résignation servile les violences de son mari. La romancière garde en mémoire les soliloques de sa mère qui ressentait, parfois, le besoin de dire certaines choses à haute voix, de proclamer son mal:

Il y avait d'autres soliloques sur la cruauté du sort qui se laisse déterminer par de petits incidents, une parole, quelque hasard, rien du tout, mais ce rien vous pousse dans une horrible vie qu'il faut subir, car pas une force au monde peut faire ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Puis, elle parlait de la Providence avec dans la voix, de la résignation et de l'étonnement à la fois. (pp. 72-73)

Enfant, la romancière constate déjà que les souffrances de sa mère sont attribuables à sa condition féminine: "Et je comprenais obscurément, mais avec terreur, que si la mort lui faisait envie, cela n'était attribuable, en somme, qu'à sa condition féminine" (p. 72). Son interlocuteur s'étonne:

-- Voulez-vous dire que, si petite, vous compreniez que cette condition était la vôtre aussi et qu'elle vous menaçait de malheurs égaux?

-- Oui, et c'est même une des premières choses que la fille d'une mère humiliée comprend. (p. 72)

La romancière a été sensibilisée au féminisme en observant les injustices que subissait sa mère. Il n'est guère étonnant qu'elle se révèle féministe dans les propos

qu'elle échange avec son interlocuteur. Nous avons vu que la romancière attache une grande valeur à sa liberté personnelle, liberté refusée à sa mère et aux milliers de femmes qui ont connu un sort semblable. Elle a embrassé le féminisme, outil de défense dans un monde injuste afin d'être en mesure de régir sa propre destinée et donc d'échapper à l'oppression qu'a connue sa mère.

Nous avons constaté dans les chapitres précédants que toute l'oeuvre de Claire Martin est une remise en question du mariage. Le roman Les Morts ne constitue pas l'exception. La romancière des Morts rejette le mariage parce qu'elle tient à son indépendance, oui, mais aussi parce que sa mère a fait son malheur entre les cadres de l'union conjugale.

La romancière aborde aussi le sujet de la sexualité, élément intégral du mariage, qui n'a contribué qu'à ravalier sa mère au niveau d'un objet. Celle-ci ressemble singulièrement à Jeanne de Quand j'aurai payé ton visage. On se souvient qu'elle considérait les relations sexuelles en tant que devoirs conjugaux et croyait dépravée toute femme qui cherchait dans le mariage des satisfactions charnelles. La romancière songe à sa mère:

Je pense à maman, si effarouchée devant l'amour charnel, elle et combien d'autres en son temps. Inconsciemment, l'horreur de la chair les poussait vers celui avec qui on ne risque pas de connaître les plaisirs de l'amour. (p. 29)

La romancière aime tendrement sa mère mais sa passivité servile lui est inacceptable. Elle condamne dans Les Morts

les femmes qui assument aveuglément leur conjugalité. Le fait que tant de femmes n'ont rien du modèle féministe est une source d'exaspération pour la romancière. La résignation servile des femmes au sein de mariages oppressifs est mise en relief et dénoncée dans Les Morts, comme dans les récits autobiographiques Dans un gant de fer et La Joue droite:

Des femmes décidées à s'inventer un bonheur, des raisons d'aimer, de ne pas désespérer, des raisons de respecter; décidées à assumer leur choix; décidées--puisque'il faut continuer à vivre--, de continuer d'aimer, toutes blessées qu'elles soient. . . . Toutes ces femmes raisonnables qui refusent de se faire une raison, d'accepter la faillite et qui, au lendemain de ces saccages, passent doucement l'éponge sur les spectacles ridicules et les paroles grossières, parce qu'il y a la conjugalité qui commence et qu'il faut assumer, toutes ces femmes elles me confondent. . . . Cette sorte de courage . . . je le désapprouve entièrement. (pp. 82-83)

Dans Les Morts, le féminisme de Claire Martin s'exprime par le truchement de la romancière qui se révèle féministe dans les propos qu'elle échange avec son interlocuteur. La romancière est le modèle le plus achevé de la femme martinienne. C'est après mûre réflexion qu'elle exprime ses idées; ses paroles revêtent donc un aspect de gravité et d'importance.

Claire Martin n'a pas consciemment intégré à son dernier roman ses préoccupations féministes. Les Morts se distingue des autres romans de Claire Martin du fait que l'élément féministe inhérent à l'oeuvre est moins évident. L'élément

féministe, plus difficilement perceptible dans Les Morts, est néanmoins présent, même si Claire Martin s'est livrée à des réflexions plutôt générales sur la nature humaine dans son dernier livre. Bien que Les Morts soit classé parmi les romans de Claire Martin, le récit est fondé sur la réalité. Claire Martin est partout présente dans cette oeuvre qui sert à communiquer ses idées sur la vie, l'amour et la mort. Le roman Les Morts reflète donc nécessairement les convictions féministes de l'auteure.

Conclusion

En 1965, Normand Asselin s'entretient avec Claire Martin. Il écrit:

L'ambition, voilà sans doute un trait dominant du caractère de Claire Martin. Mais il s'agit de cette ambition bien légitime de la femme forte et lucide qui veut, à tout prix, échapper à la condition d'être inférieur que lui a toujours réservée la société.¹

Tenant compte de cette description, il est tout à fait logique que Claire Martin, écrivaine, ait cherché à évoquer dans son oeuvre un monde où la femme est rehaussée à une position d'égalité par rapport à l'homme. Convaincue que la femme est l'égale de l'homme, l'auteure a intégré à son oeuvre romanesque une préoccupation consciente de l'affirmation de la femme.²

Claire Martin a d'abord rendu compte de sa prise de conscience féministe dans ses récits autobiographiques Dans un gant de fer et La Joue droite. Très jeune, l'auteure a été sensibilisée aux problèmes qui affligent la femme en témoignant l'oppression épouvantable de sa mère en particu-

¹ Normand Asselin, "Claire Martin nous parle," Incidences, No. 9 (1966), p. 28.

² Voir Françoise Iqbal et Gilles Dorion, "Claire Martin: une interview," Canadian Literature, No. 82 (1979), p. 62.

lier, et des femmes qu'une socialisation coercitive a prises en victimes. Claire Martin elle-même a été victime d'oppression sur le plan familial, éducatif et social en raison de sa condition de femme. Sa propension à adhérer au féminisme n'est guère un phénomène étonnant. Il semble tout à fait logique que Claire Martin ait eu recours au féminisme, à cette doctrine qui laisse entrevoir la possibilité de changer un monde où la femme subit des injustices de tous côtés.

Les convictions féministes dont Claire Martin nous a fait part dans son autobiographie sont bel et bien reflétées dans son oeuvre romanesque où l'auteure valorise, par exemple, le travail de la femme et où elle dénonce les stéréotypes et les préjugés sexuels ainsi que les inégalités et les injustices dans le mariage.

Claire Martin a réussi à intégrer à ses récits une affirmation et une promotion de la femme sur le plan social. Elle a déclaré dans une interview: "La femme dont la destinée s'exerce en dérivation de celle d'un homme, qui n'est que la femme de celui-ci, la fille de celui-là, ou la mère d'un autre, ça me semble la fin de la désolation."³ L'auteure a donné suite à ces remarques dans ses romans où la femme se dérobe généralement et au mariage et à la maternité. La femme martinienne typique n'est ni mariée, ni mère. Selon Claire Martin, l'écrivain(e) qui veut prouver que la femme

³ Iqbal, p. 62.

est l'égale de l'homme doit créer, par exemple, "des personnages qui font vraiment quelque chose, au lieu de toujours parler des éternelles mères de famille qui ne s'occupent que de leurs chaudrons et de leurs enfants."⁴

Les personnages féminins dans les romans de Claire Martin échappent délibérément au mariage et à la maternité afin d'être promus sur le plan social. Pourtant, Claire Martin ne condamne pas catégoriquement le mariage et la maternité dans ses écrits. (Elle-même est mariée et tout porte à croire que son mariage est heureux.) Elle remet en question, cependant, une certaine conception du mariage qui dévalorise la femme et la ravale au niveau d'un objet. En outre, elle conteste la tradition qui veut que la femme soit définie uniquement en fonction de son rôle de femme mariée et de mère.

Claire Martin a une vision de la femme qui dépasse l'univers des "chaudrons" et des enfants. Elle a choisi de s'égarer de cette peinture étroite de la femme et de créer des personnages féminins qui tentent de s'assumer dans leur indépendance. Par conséquent, l'auteure a évoqué dans ses romans un milieu qui se prête tout particulièrement à l'émancipation de la femme: la bourgeoisie. Yvon Rivard précise:

L'apparition de la femme au salon, voilà la

⁴ Christiane Brunelle, "Mes personnages féminins sont égaux aux hommes," Le Soleil, 24 octobre 1964.

trouvaille géniale de Claire Martin! La femme canadienne-française quitte enfin la cuisine et la pénible alcôve pour venir s'asseoir en face d'elle-même, non plus en tant que conscience face au miroir de la morale, mais comme un être humain écoutant pour la première fois les appels de sa chair et de son coeur.⁵

Claire Martin s'intéresse particulièrement à la femme dans ses romans. Ses protagonistes féminins sont mis en situation dans un monde où ils sont en mesure d'écouter "les appels de leur chair et de leur coeur" parce qu'ils sont appelés à mener, finalement, une existence authentique, sur le même pied d'égalité que leur homologue masculin.

Claire Martin avait tout à fait raison d'affirmer que l'ensemble de son oeuvre est une remise en question de la condition féminine. Bien que l'amour soit le thème principal de ses romans, l'on ressent intégrée à son oeuvre une préoccupation consciente et constante de la condition de la femme.

⁵ Yvon Rivard, "Claire Martin: notre théoricienne du coeur humain," L'action nationale, 56, No. 10 (1967), 1041.

Bibliographie

Oeuvres de Claire Martin

- Avec ou sans amour. Paris: Robert Laffont, 1959.
- Quand j'aurai payé ton visage. Paris: Robert Laffont, 1962.
- Dans un gant de fer. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1965.
- La Joue droite. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1966.
- Doux-amer. Montréal: C L F poche, 1967.
- Les Morts. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1970.

Interviews

- Brunelle, Christiane. "Mes personnages féminins sont égaux aux hommes." Le Soleil, 24 octobre 1964.
- Chantal, Geneviève de. "Une heure avec Claire Martin." Le Droit, 3 juin 1961.
- Crawford, Linda. "Pour vivre, Claire Martin doit vivre en français." La Presse, 3 octobre 1966.
- Iqbal, Françoise, et Gilles Dorion. "Martin, une interview." Canadian Literature, No. 82 (1979), pp. 59-77.
- Lamoureux, Georgette. "Entretien avec Claire Martin." Le Droit, 14 octobre 1972.
- Lamy, Suzanne. "Une oeuvre où la femme est libre." Châtelaine, mars 1972.
- Saint-Martin, Fernande. "Entrevue avec Claire Martin." La Presse, 16 octobre 1958.

Tasso, Lily. "Une femme libérée est plus intéressante."
La Presse, 15 décembre 1970.

Etudes sur Claire Martin

A) Etudes d'ensemble

Asselin, Normand. "Claire Martin nous parle." Incidences,
No. 9 (1966), pp. 25-29.

Cloutier, Cécile. "L'homme dans les romans écrits par les
femmes." Incidences, No. 5 (1964), pp. 9-12.

Ethier-Blais, Jean. "Entre femmes seules." In Signets II.
Montréal: Cercle du Livre de France, 1967, pp. 224-
228.

Favreau, Mariane. "Les héroïnes livresques de Claire Martin
face à la 'critique' de Suzanne Paradis." La Presse,
8 mars 1972.

Kaye, Françoise. "Martin ou le 'je' aboli." Incidences,
No. 4 (1980), pp. 49-58.

Marullo, Claude. "Quand Martin incarne la femme québécoise
d'avant 1960." Co-Incidences, No. 4 (1974), pp. 17-
31.

Ménard, Jean. "La vie littéraire au Canada français."
Cahiers du centre de recherche en civilisation
canadienne-française, No. 5 (1971), pp. 216-219.

Paradis, Suzanne. Femme fictive, femme réelle: Le person-
nage féminin dans le roman féminin canadien-français,
1884-1966. Québec: Garneau, 1966, pp. 149-159.

Pilote, Hélène. "La romancière Claire Martin, analyste de
l'amour et de la femme." Châtelaine, juin 1965.

Rackowski, Cheryl Stokes. Women by Women: Five contemporary
English and French Canadian novelists. Diss. Univ.
of Connecticut 1978.

Renaud, André. "L'héroïne du roman canadien et l'expérience
de l'amour." In Le Roman canadien-français. Vol. III
des Archives des lettres canadiennes. Ottawa: Fides,
1964, pp. 183-196.

Rivard, Yvon. "Claire Martin notre théoricienne du coeur
humain." L'Action nationale, 56, No. 10 (1967), 1041-
1046.

Robidoux, Réjean. "Martin romancière." Etudes françaises, 1, No. 2 (1965), 67-86.

----- . "Le Roman canadien-français de demain." In Le Roman canadien-français. Vol. III des Archives des lettres canadiennes. Ottawa: Fides, 1964, pp. 241-256.

-----, et André Renaud. Le Roman canadien-français du vingtième siècle. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, pp. 147-162.

Urbas, Jeannette. "Le jeu et la guerre dans l'oeuvre de Martin." Voix et Images du Pays, No. 8 (1974), pp. 131-147.

Vigneault, Robert. Claire Martin: son oeuvre, les réactions de la critique. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1975.

Wyczynski, Paul. Archives des lettres canadiennes. Vol. III. Ottawa: Fides, 1964, pp. 346-352.

B) Etudes sur les oeuvres en particulier

1) Avec ou sans amour

Duhamel, Roger. "Claire Martin s'inscrit parmi les meilleurs conteurs de notre littérature." La Patrie, 18 janvier 1959.

Grandpré, Pierre de. "Comment l'esprit vient aux filles." In Dix ans de la littérature au Canada français. Montréal: Beauchemin, 1966, pp. 158-161.

Parent, Daquise. "Hommage à Claire Martin." Le Droit, 5 novembre 1958.

Vanbrugghe, Annick. "De la tentation de la lucidité à l'amour dépoétisé: 'Avec ou sans amour' de Martin." Livres et auteurs québécois (1970), pp. 231-236.

Vigneault, Robert. "Claire Martin chez les femmes universitaires." Le Droit, 3 décembre 1958.

----- . Présentation et annotation de 'Avec ou sans amour'. Montréal: Editions du Renouveau pédagogique, 1969.

2) Quand j'aurai payé ton visage

Archambault, Gilles. "Quand j'aurai payé ton visage." Livres et auteurs canadiens (1962), pp. 26-27.

Blain, Maurice. "Comment fille inconstante devient femme fidèle." In Approximations. Montréal: HMH, 1967, pp. 191-194.

Duhamel, Roger. "Quand j'aurai payé ton visage." La Patrie du dimanche, 6 mai 1962.

Ethier-Blais, Jean. "Letters in Canada: 1962. Romans et théâtre." University of Toronto Quarterly, juillet (1963), pp. 500-503.

Gay, Paul. "Quand j'aurai payé ton visage." Le Droit, 5 mai 1962.

3) Dans un gant de fer

Duhamel, Roger. "Claire Martin, vipère au poing." Le Droit, 31 décembre 1965.

Gay, Paul. "Dans un gant de fer." Le Droit, 24 décembre 1965.

Hesse, M. G. "Vipers' tangles: A comparative study of Claire Martin's 'Dans un gant de fer' and Percy Jones' 'House of Hate'." Journal of Canadian Fiction, 3, No. 2 (1974), 77-81.

Locquell, Clément. "Dans un gant de fer." Le Soleil, 8 janvier 1966.

Pelletier-Baillargeon, Hélène. "Les bonnes soeurs de Claire Martin." Maintenant, No. 62 (1967), pp. 64-65.

Pilon, Jean-Guy. "Dans un gant de fer." Liberté, janvier-février (1966), pp. 68-69.

Saint-Martin, Fernande. "On ne peut prêter aux autres ses souvenirs d'enfance." Châtelaine, février 1966.

Sainte-Onge, Paule. "Dans un gant de fer." Châtelaine, février 1966.

Thério, Adrien. "Et voici le père, 'Dans un gant de fer' de Claire Martin." Livres et auteurs québécois (1965), pp. 49-51.

4) La Joue droite

Callaghan, Barry. "Women in an iron glove." The Telegram, 1 février 1969.

Ethier-Blais, Jean. "La Joue droite." Le Devoir, 17 septembre 1966.

Légaré, Céline. "Claire Martin ou le procès de l'éducation féminine." La Patrie, 18 septembre 1966.

Locquell, Clément. "La Joue droite." Le Soleil, 17 septembre 1966.

Starrs, Roy. "Inside view of 'woman in a straight jacket society'." Vancouver Province, 21 février 1969.

5) Doux-amer

Duhamel, Roger. "Un sujet permanent." In Présence de la critique. Ed. Gilles Marcotte. Ottawa: HMH, 1966, pp. 62-63.

Hamelin, Jean. "'Doux-amer' de Claire Martin." La Presse, 22 octobre 1960.

6) Les Morts

Ethier-Blais, Jean. "Claire Martin: l'analyse de l'amour." Le Devoir, 19 décembre 1970.

Kushner, Eva. "A propos des 'Morts' de Claire Martin." Livres et auteurs québécois (1970), pp. 32-36.

Renaud, André. "Les Morts." Le Droit, 26 décembre 1970.

-----". "Claire Martin et les mots." Le Droit, 2 janvier 1971.

Sainte-Onge, Paule. "Les Morts." Châtelaine, février 1971.